

McGill-urassique Park

JÉRÔME LEVESQUE

La plupart des institutions scolaires qui ont traversé le siècle ont habituellement amassé un petit butin de spécimens d'histoire naturelle, de minéralogie et d'ethnologie. Le Séminaire de Québec, qui a vu plus de trois siècles d'histoire, en est un exemple frappant. À ce titre, le Musée Redpath de l'Université McGill semble aussi faire école. En plus de ses collections minéralogiques, biologiques et paléontologiques, le Musée compte une importante collection d'objets d'intérêt ethnologique, dont la deuxième plus grande collection d'antiquités égyptiennes au Canada.

On pourrait s'attendre à ce que cette vitrine nous dévoile entiers, ou du moins sous leur plus beau jour, ces trésors du patrimoine mcgilllois. Ce n'est pourtant pas le cas. L'institution, située en plein cœur de l'Université, se doit de concilier ses rôles universitaire, public et éducatif à la fois. Pour le visiteur curieux, et habitué au petit univers muséologique québécois, le musée Redpath demeure unique en son genre: une vitrine du désordre classé, un immense grenier. Un fantasme d'enfant en quelque sorte.

La vocation universitaire du musée devient claire dès qu'on en effectue la visite: certaines vitrines portent même le numéro du cours de biologie auquel elles se rapportent!

Le Musée Redpath, qui accueille des cours magistraux depuis sa création (on y donnait certains cours de psychologie dans les années quarante), est toujours un important centre d'enseignement. Il est en effet le siège du programme de recherche en biosystématique et en biologie de l'évolution, géré par la Faculté des Sciences. Le département de Biologie y tient aussi certains de ses cours, et on prévoit en plus y déménager une partie du département de Sciences environnementales.

À ce titre, une exposition digne d'intérêt a été montée autour du travail d'une petite équipe d'étudiants qui a recensé, l'été dernier,

chaque hectare du Mont St-Hilaire, à la recherche de plantes spécifiques (genre *Carex* pour les initiés...). On a ainsi pu obtenir un recensement exhaustif, et on a entouré la présentation des résultats de la recherche d'une petite histoire de l'occupation

humaine de la montagne.

Mais pour le commun des mortels, le Musée Redpath ne manque pas de donner une impression de désordre, comme si on avait tronqué une dizaine d'expositions et laissé quelques fragments de chacune pour parvenir à les insérer dans l'espace restreint offert par l'édifice du musée. Trois statuettes africaines du début du siècle ne peuvent peut-être pas donner à elles seules une bonne idée de la culture dont elles sont issues. Pas plus, en fait, qu'une armure

de samouraï orpheline, plantée entre trois ou quatre sarcophages égyptiens placés là sans grand contexte.

Un défi: cherchez la reproduction de la Pierre de Rosette, décrite par une petite vignette dans le hall, au milieu des objets égyptiens. Dimanche dernier, je l'ai trouvée au troisième étage, entre une table et une chaise, dans une zone déserte.

Les collections magistrales (150 000 fossiles, 1500 oiseaux et 30 000 mollusques, entre autres) ont

été amassées et offertes au musée par différents professeurs et amis de l'Université McGill au cours des décennies. Si les étudiants des programmes déjà mis en place profitent à coup sûr de ces richesses, l'administration du musée semble avoir été passablement fermée aux initiatives étudiantes de mise en valeur présentées en dehors du cadre pré-établi. Bien que les moyens du Musée Redpath ne soient pas comparables à ceux du Musée de la Civilisation, on pourrait tout de même songer à

orienter les expositions de manière plus constructive. Même si la vocation du musée est avant tout universitaire - et donc pas forcément ouverte à tous - une initiative étudiante compétente, n'excluant pas la supervision des autorités du musée, pourrait réussir à donner une plus grande cohérence et une meilleure qualité à des expositions qui demeurent à l'heure actuelle éclectiques et fragmentaires.

Le Nationalisme sur l'Internet

ALIRIO FERREIRA

Dans le cyber-espace sans frontières qu'est l'Internet, il semble ironique de chercher des sites se rapportant au nationalisme. Pourtant il y en a mais où sont-ils donc? Je suis allé y voir de plus près.

Il est difficile de passer deux jours sans voir étaler les débats du Parti Québécois et du Bloc du même nom sur vos écrans de télévision. Lucien Bouchard et l'idéologie nationaliste qu'il représente sont aussi familiers à nos oreilles que le son de cloche du fédéralisme pan-canadien. Par contre, si l'on cherche à connaître ce que pensent d'autres groupes nationalistes, on peut toujours courir! Les ondes de nos chaînes nationales ne semblent décidément pas trouver un créneau pour ces opinions quelque peu controversées. Seul l'Internet semble accorder un niveau d'audience égal pour l'ensemble de ces groupes nationalistes.

En inscrivant le simple mot « nationalisme » dans un outil de recherche tel que *Alta Vista* l'autre jour, j'ai pu identifier au moins 10 000 sites sur le sujet. J'ai évidemment trouvé sans trop de difficulté les sites officiels du « nationalisme tolérable ». Le site du Bloc Québécois, par exemple, nous offre une apparence accueillante, simple, et facile à naviguer. Les informations disponibles peuvent être accédées dans les deux langues officielles canadiennes et le site comprend également les plus récents communiqués de presse, eux aussi tout ce qu'il y a de plus officiel. On peut aussi lire les discours du chef de l'Opposition officielle ainsi que les questions officiellement posées en Chambre. Le site du Parti Québécois est pour sa part moins complet que celui du Bloc mais dans la même veine... officielle.

Sur le Net, il y a pourtant d'autres sites nationalistes moins connus comme le site d'un groupe de racistes nommé *Stormfront*. Leurs idées visent à promouvoir la race blanche malgré l'air très « poli » du langage utilisé. Il est donc possible de trouver par-delà les grands sites nationalistes, un certain nombre de groupes marginaux plus occultes. J'ai pu ainsi accéder en outre à une des pages Web concernant le Nationalisme Noir aux États Unis. Toutefois, en dépit de la représentation apparemment égale des sites

nationalistes, qui rend les pages du BQ et PQ égales aux pages offertes par des groupes Néo-Nazis, il reste difficile d'accéder à ces derniers.

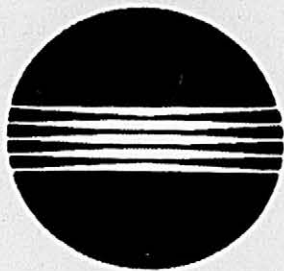
En vieux routier de la navigation cybernétique, je peux vous parler d'un obstacle de taille à la découverte de ces sites annexes: la routine! On s'habitue assez rapidement à accéder à un nombre limité de sites de départ tels que CNN, Microsoft ou Agence France Presse (AFP). Ces sites toutefois ne fournissent pas forcément les liens conduisant aux groupes plus marginaux. La faute n'est pas consciente mais résulte de la configuration actuelle de l'Internet. On pourrait même résumer l'univers cybernétique par l'adage suivant: « Dis moi quel site tu visites et je te dirai quel type de cybernaute tu es ». Les liens de nombreuses pages sont donc effectués en fonction des

lecteurs qui visitent les sites en question. Certains ne prennent alors pas la peine de lister l'ensemble des sites nationalistes présents sur le Net. Pourtant ils sont là...il faut juste les chercher! Il faut donc éviter au possible de tomber dans la routine et surtout ne pas attendre pour surfer le net d'avoir à faire de la recherche pour un cours en particulier. Il faut être explorateur sur le Net, et pas seulement un passager!

Bloc Québécois: <http://www.opposition.parl.gc.ca/>
Nationalisme noir américain: <http://www.usbol.com/ctjournal/>
Parti Québécois: <http://www.itr.qc.ca/PQ/>
Stormfront: <http://www2.stormfront.org/default.htm>



TRIBUNE LIBRE SUR LA QUESTION DU
NATIONALISME QUÉBÉCOIS EN PAGES 5,6,7
ET 8.



MINOLTA
CENTRE BUREAUTIQUE

DIRECTEMENT DU MANUFACTURIER

*L'endroit où aller
pour vos besoins en copies,
édition et services bureautiques*

TARIFS SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS

- Copies noir & blanc et couleur •
 - Cartes à puces pour libre-service •
 - Aucune attente (plus de copieurs par utilisateur) •
 - Location horaire d'ordinateurs (Mac et PC) •
 - Service de télécopies •
 - Sorties digitales couleur (jusqu'à 11X 17 marges perdues) •
 - Copies couleur sur carton •
 - Impression sur chandails, tapis de souris, etc. •
 - Laminage, plastification et reliure •
- NOTRE ÉQUIPE DE PROFESSIONNELS DYNAMIQUES
ET COURTOIS VOUS ATTEND!
- 920, Sherbrooke Ouest (coin Mansfield)
Tél.: (514) 289-9100 Téléc.: (514) 289-9060

L'ASSOCIATION
ÉTUDIANTE DE LA
FACULTÉ DES ARTS

NOMINATIONS

13 FEV. A 7 MARS

NOMINATIONS POUR TOUS POSTES
JUSQU'À VENDREDI, 7 MARS 5 PM

PRESIDENT

V-P AFFAIRES PÉDAGOGIQUES

V-P ADMINISTRATION

V-P AFFAIRES EXTERIEURES

V-P FINANCES

V-P AFFAIRES INTERNES

FORMULAIRES DE NOMINATION
DISPONIBLES OFFICE AUS 3463 PEEL
10:00-3:00 TEL. 398-1993

**MCGILL DAILY
ADVERTISING**
398-6790

**MCGILL DAILY
ADVERTISING**
398-6790

**MCGILL DAILY
ADVERTISING**
398-6790

RÉFÉRENDUM DE L'AEUM

le 11, 12 et 13 mars

Vote par anticipation le 3 mars

FONDS DE L'AEUM POUR L'AMÉLIORATION DES BÂTIMENTS

Il est proposé que l'AEUM amasse 30,00 \$ par semestre de chaque étudiant(e) de premier cycle pour chacun des 10 semestres qui suivent (sauf les semestres de l'été).

Il est proposé aussi que ce 30,00 \$ soit partagé entre deux fonds:

- 20,00 \$ par semestre serait donné aux coûts de construction d'un nouveau pavillon pour les services aux étudiant(e)s qui serait complètement accessible à tous les étudiants et étudiantes.
- 10,00 \$ par semestre serait donné à la continuation de l'achèvement du pavillon des athlètes.

Êtes-vous en accord?

OUI NON

CONCERNANT DES COURS DONNÉS EN FRANÇAIS A MCGILL

- Attendu que les étudiant(e)s reconnaissent le dilemme financier auquel l'Université fait face actuellement;
- que 20 % des étudiant(e)s à McGill sont francophones;
- qu'un grand nombre d'étudiant(e)s sont bilingues;
- que McGill se trouve dans une province où la langue la plus utilisée est le français et ce fait devrait être reflété dans le curriculum;
- que très peu de cours sont donnés en français à l'extérieur du département de français et que même les cours à l'intérieur du département ont été coupés;
- que beaucoup de professeurs parlent déjà le français;

Êtes-vous d'accord que le Vice-président aux affaires universitaires pétitionne le Sénat de McGill, chaque année, jusqu'à ce qu'il réussisse à les convaincre d'offrir un plus grand nombre de cours en français dans une variété de départements?

OUI NON

RÉGIME D'ASSURANCE DENTAIRE POUR LES ÉTUDIANTS INTERNATIONAUX

Consentez-vous à ce que les étudiant(e)s internationaux(ales), qui sont actuellement couvert(e)s par le régime d'assurance pour étudiants internationaux, mais qui ne couvre pas les soins dentaires, mis à part les accidents, bénéficient de l'assurance dentaire de l'AEUM, moyennant une cotisation additionnelle de (présentement) 5,88 \$ par mois, taxes en sus, versée à l'Association étudiante de l'Université McGill?

OUI NON

Pour faire une campagne pour ou contre une question référendaire, vous devez former un comité de campagne officiel. Les comités du "Oui" et du "Non" peuvent être formés par le Conseil de l'AEUM ou en soumettant une pétition de formation de comité. La documentation nécessaire est disponible au Bureau général de l'AEUM, 3480 McTavish, 1ère étage. Les pétitions de formation de comité doivent être soumises au plus tard lundi le 3 mars 1997, à 9 h 00 (am).

McGill Daily
FRANÇAIS

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms Inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP), de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.
ISSN 1192-4608

Le MCGILL DAILY FRANÇAIS

rédaction en chef
Loïc Bernard

rédaction nouvelles
Jérôme Lussier

rédaction culture
Magali Boissier
Nadine Baladi

mise en page
Loïc Bernard
Albert Albala

correction
Maude Laparé

collaboration

Marc Antoine Godin

Jérôme Lévesque

Maude Laparé

Philippe Lussier

Anne Trapanier

Étienne Bienvenu

Christophe Rivet

Alirio Ferreira

Xavier Gravend-Tirole

Isabelle Rivet

Maude Laparé

Julien Lapointe

Geneviève Fortin

Isabelle Potvin

Mathieu Pellerin

Alain Huot

photographie

Sophie Mayes

Le MCGILL DAILY

coordination de la rédaction

Idella Sturino

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Jo-Anne Pickel

publicité

Boris Shedov et Lettie Matteo

photocomposition et publicité

Mark Brooker

L'usage du masculin dans les

pages du McGill Daily Français

visé à alléger le texte et ne se

veut nullement être discrimina-

toire.

REDACTION

3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec H3A 1X9
(514) 398-6784-5
Télécopieur 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07
Montréal, Québec H3A 1X9
(514) 398-6790
Télécopieur 398-8318

**BLOC
FRANCOPHONE**

COMMISSAIRES FRANCOPHONES
ET CAUCUS FRANCOPHONE

À CONTACTER: TRISTAN E. LANDRY
ET ELISABETH (BABETTE POUR LES
INTIMES) GOMERY

E-MAIL:
73671.2044@COMPUSERVE.COM

CONSULTEZ NOTRE PAGE WEB
DU DAILY FRANÇAIS ET DES
AUTRES RESSOURCES
FRANCOPHONES:

<http://vub.mcgill.ca/dailyfrancais>

Des cours en français à McGill

Test d'intégrité

Écoeürés de prendre toutes vos notes en anglais? Déçus de voir vos travaux en français mal compris par des professeurs unilingues? Désireux d'accroître un peu la place de la langue de Molière dans votre vie universitaire? Voici de bonnes nouvelles. Lors du référendum de l'Association Étudiante de l'Université McGill de mars prochain, les étudiants auront la chance de se prononcer sur la proposition de la représentante de la faculté des sciences, Valérie Panet-Raymond, qui suggère d'offrir plus de cours en français à McGill, dans tous les départements. La chose se fait déjà ailleurs, pour-quoi pas ici?

En effet, de toutes les universités anglophones canadiennes, McGill est celle qui offre le moins de cours en français. Situation pour le moins troublante quand on sait que 20 % de la population mcgilloise est francophone, et que notre recteur, M. Shapiro, se dit intéressé à augmenter cette proportion. Actuellement, le seul moyen d'étudier en français « à McGill » est de s'inscrire à des

cours à l'UdeM ou à l'UQAM. Ces cours sont reconnus par l'administration des départements mcgillois, mais les résultats obtenus n'entrent pas dans le calcul de la moyenne. Le nouveau projet changerait évidemment cette situation en offrant des cours en français, à McGill. Les francophones pourront donc enfin apprécier *L'art d'écouter* dans leur propre langue.

En fait, l'idée semble si bonne qu'il est difficile de lui trouver de mauvais côtés. Les seules récriminations entendues lors du conseil sont venues de la part d'interlocuteurs se présentant d'emblée comme « anglophones paranoïaques », et qui ont avancé l'idée, peu convaincante, qu'un tel projet nuirait au statut de McGill comme université anglophone. Certains ont même pathétiquement soutenu que McGill perdrait son statut (désirable?) d'*oasis anglophone* à Montréal. Heureusement, le sens commun l'a emporté et la proposition a été adoptée par une forte majorité.

L'idée est d'autant plus intéres-

sante qu'elle semble satisfaire, pour le moment du moins, les communautés anglophone et francophone. Comme l'a rappelé Chris Carter lors de ce même conseil, plusieurs étudiants étrangers choisissent McGill à cause de la possibilité qu'offre Montréal d'apprendre le français. Des cours en français ne feraient qu'augmenter l'attrait de l'université, tout en rencontrant plus efficacement les souhaits de certains étudiants. Une chose est sûre : contrairement à la majorité des projets présentés depuis quelque temps, celui-ci ne pénaliserait personne...

Modérons cependant nos transports. Advenant que la proposition soit appuyée lors du prochain référendum, l'AEUM n'a toujours aucun pouvoir, sinon de recommandation. C'est l'administration qui a le dernier mot, et rien ne la force à suivre le souhait des étudiants.

Seulement voilà, un certain projet intitulé *Towards a New McGill* flotte dans l'air mcgillois depuis quelque temps...

Cette nouvelle orientation, proposée par M. Shapiro lui-même,

veut faire de notre université un milieu plus riche et plus diversifié, entre autres par l'introduction de mesures visant le bilinguisme. On parle même de n'accepter que des étudiants bilingues ou trilingues... Dans ces conditions, il semble que l'administration se trouve dans une position délicate face au projet des cours en français. En effet, comment encourager le bilinguisme d'une part, et le stopper dans sa manifestation la plus flagrante de l'autre?

Pour ajouter à la pression, plusieurs institutions universitaires d'Amérique du Nord offrent déjà des cours dans des langues autres que celle de l'université. Par exemple, l'apprentissage d'une langue seconde est obligatoire dans plusieurs grandes universités américaines. Plus près de nous, l'école des HEC offre certains de ses cours en anglais et même en espagnol.

Conclusion? Il semble clair que McGill devra faire le saut elle aussi, à moins de faire preuve d'incohérence flagrante. Partout on parle d'enrichissement du curriculum, d'ouverture sur le monde et de l'importance de *jeter les bases d'un dialogue* avec la culture québécoise. Dans ces conditions, on pourrait difficilement imaginer un meilleur moyen que celui proposé par Mlle Panet-Raymond. En attendant, prenez votre mal en patience, et n'oubliez pas d'aller voter en mars!

Jérôme Lussier pour l'équipe du
Daily français

courrier

À la rédaction du Daily français,

Je tiens à féliciter la rédaction du Daily français pour le nouveau site internet qui a été mis sur pied. En tant qu'ancien, je peux vous dire que c'est un projet qui nous tenait à cœur, mais pour lequel nous avons peu d'énergies à l'époque. Félicitations, donc, c'est un grand pas en avant pour un petit journal qui ne fait que gagner en qualité!

Atim León Germain.

Nostalgiques à qui les musicals de Broadway manquent, venez voir ce que les réunions du Daily Français vous réservent, tous les mardis à 17:30h au local B-03 du Shatner. Sourires figés garantis, et vous pourriez même savoir ce qui se cache sous ces énigmatiques serviettes... Pourvu que vous puissiez ouvrir la porte de la douche...



Entretien avec Jean-Olivier Vachon

« Une Histoire Vraie »

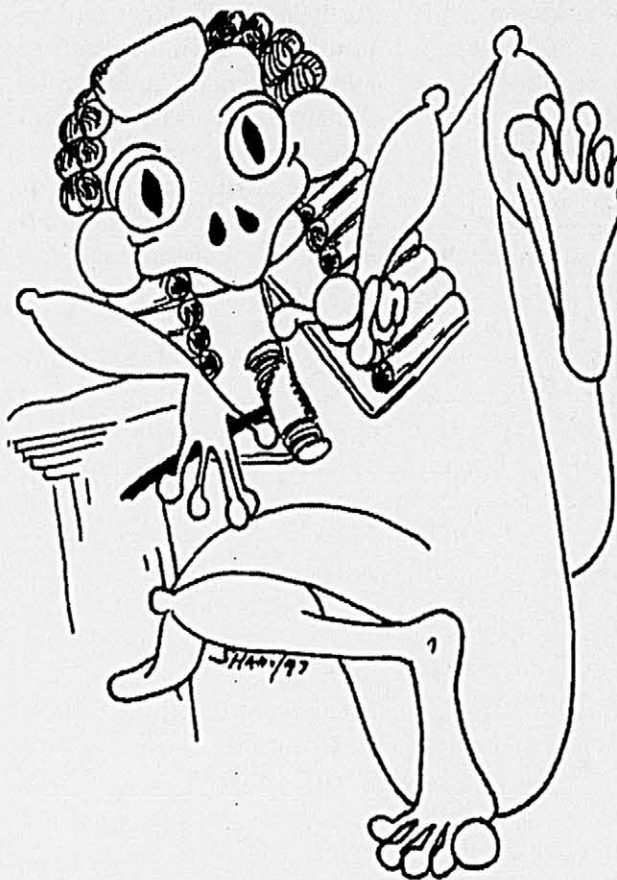
NADINE BALADI

Tel que souligné dans nos pages il y a deux semaines, le théâtre de la Grenouille présente cette semaine la pièce *Une Histoire vraie* de Jean-Olivier Vachon. Nous avons tenu à souligner qu'il s'agit d'une production entièrement mcgilloise puisque l'auteur lui-même est étudiant. On parle souvent des artistes et auteurs de renom mais peu des talents qui se manifestent parfois parmi nous. Alors, quand ils se présentent, il ne faut pas manquer de le souligner.

A quoi pensais-tu quand tu écrivais « Une Histoire vraie »; que voulais-tu produire comme oeuvre?

Le titre de la pièce est déjà très évocateur : on y trouve à la fois l'idée de vraisemblance - je vous assure sur parole que mon histoire est vraie - et celle d'un monde un peu fou... Parce qu'elle met en scène l'univers imaginaire d'un auteur, on serait porté à croire son

contenu absurde, mais, voyez-vous, je déteste qu'on se limite aux apparences... C'est pourquoi j'ai évité au maximum de tomber dans un hermétisme ennuyant et égoïste.



Les « trips artistes » m'ont toujours laissé de glace. C'est certes avant tout un hommage à la création mais j'ai voulu également que mon univers soit accessible à tout le monde.

Donc, le propos pourrait être sérieux, mais, curieusement, le sérieux m'a toujours fait rire.

Le sujet de ta pièce semble reprendre l'idée de Pirandello, dans « Six Personnages en quête d'auteur ». T'as-t-il influencé? Comment décrirais-tu ta pièce, en terme de style?

Je n'ai jamais lu Pirandello, mais je commence à croire que je devrais peut-être le lire, tout le monde m'en parle! Ma pièce, c'est un mélange de Boris Vian, de Woody Allen et du maître incontestable du génie absurde : Eugène Ionesco, plus exactement de l'univers fou de Ionesco, des jeux de mots de Vian et des dialogues efficaces de Allen, mais sans aucune prétention de comparaison!!! Déjà, le simple fait de parler d'eux aussi librement me fait me sentir tout petit... Mais si le thème de la création est vieux comme le monde, j'espère humblement que mon traitement personnel soit quelque peu original. Comme dit Vigneault, « il y a toujours nos mots... »

Quelle est, justement, cette philosophie de création?

Si on pouvait mettre en mots simples les raisons pour lesquelles on se met à créer, je n'aurais jamais eu besoin d'écrire « Une Histoire vraie ».

As-tu suivi certaines règles pour écrire ta pièce, qui, finalement, est une réflexion sur les règles inédites de la création, non?

Qu'il n'y ait pas de règles dans l'art apparaît aujourd'hui incontestable. Je ne fais donc pas exception à cette règle... Cependant, je me suis rendu compte après coup que ma pièce respectait à la lettre la règle des 3 unités du théâtre classique. Je vois donc que le désir d'être compris implique malgré tout une certaine logique. Cependant, je suis à des années lumières du contenu pathétique de Racine! (Tant mieux, je dois avouer...)

Dans le domaine du théâtre, es-tu un homme d'expérience?

« Une Histoire vraie » est ma première pièce produite officiellement. J'ai beaucoup plus d'expérience en tant que comédien qu'en tant qu'auteur. Mais le travail de chacun, comédien et auteur, ne me paraît pas si différent. À quel point un personnage est-il limité au texte d'un auteur? (...) La liberté, de part et d'autre, demeure très large.

Tu dois donc être bien nerveux, pour cette première production...

J'aimerais bien pouvoir me dire nerveux pour aspirer au titre de grand comédien ou de grand auteur - les grands de ce monde sont apparemment toujours nerveux - malheureusement pour ma carrière, je suis le calme incarné. Je devrai me résigner...

Est-ce toi qui a dirigé ta pièce?

C'est Mathieu Lecorre qui s'est occupé de la mise en scène. Je lui ai donné carte blanche parce que c'est super chiant qu'un autre vienne te dire comment créer ou faire ton travail. J'ai écrit la pièce et il l'a mise en scène, tout simplement. C'est sûr que j'avais le conseil facile - je n'aurais pas aimé qu'on maltraite mon imagination - mais je n'ai jamais imposé quoi que ce soit. Enfin, je l'espère... C'était une collaboration en silence.

Où en es-tu dans tes études et prévois-tu faire du théâtre un projet à long terme?

Je vais terminer mon bac en littérature française et québécoise. Je continue à jouer dans quelques théâtres d'été et autres productions éparées. Je n'ai pas de visées futures précises quant à ma carrière. (comme la plupart des gens d'ailleurs...) (Quel siècle, tout de même!) ...Vous allez venir voir ma pièce, n'est-ce pas?

Théâtre de la Grenouille, « Une Histoire vraie » de Jean-Olivier Vachon. les 19, 20, 21 et 22 Février à 20h00

au Théâtre PLAYER's, 3480 McTavish, 3ème étage.

Prix ét. : 6\$. Tél : 398-6813

Stages pour étudiants

Les stages: pour le meilleur et pour le pire

ETIENNE BIENVENU

En général, quand on parle de stages, on pense surtout aux stagiaires de l'école primaire qu'il faisait bon martyriser ou alors des internes dans les hopitaux, surmenés mais souriants. En fait, il existe des programmes de stages dans presque tous les domaines, ouverts à tous ceux qui ont complété (ou non) leur bac universitaire.

La Bibliothèque des ressources de carrière, située dans l'immeuble des Services aux étudiants Powell, regorge d'informations sur divers stages offerts. Pour ceux qui s'intéressent à un emploi dans une grande corporation canadienne, l'organisation privée à but non-lucratif *Career Edge* offre des stages dans le secteur privé. Ces stages sont d'une période allant de six à douze mois, et vous mèneront chez des entreprises comme Air Canada, la Banque de Montréal, Bell, Glaxo Wellcome, Kodak et Xerox. Pour en savoir plus, *Career Edge* possède un site internet où les stages présentement offerts sont décrits.

Pour ceux qui se contentent de vouloir changer le monde, le *Center for Policy Alternatives* semble mieux indiqué. Ce groupe milite en faveur de changements

politiques aidant les familles et les communautés tout en faisant la promotion de la participation démocratique. Concrètement, ce groupe propose des stages dans des domaines comme le développement économique, la justice internationale et le commerce (NAFTA, GATT).

Un peu dans la même veine, l'*Institute for Leadership Development* propose un concept intéressant (quoiqu'un peu vague) de stages pour développer les aptitudes de leadership des participants. Il s'agit donc de « modules d'entraînement » suivis de stages chez divers organismes: l'ONU à New-York, des agences gouvernementales et privées en Inde, au Liban et au Chad. Le hic, c'est que le programme s'adresse uniquement aux étudiants au niveau de la maîtrise et du doctorat...

Dans un autre ordre d'idée, l'Office franco-québécois pour la jeunesse propose un projet ayant à faire avec le commerce, la culture, la science ou le tourisme. Si le projet est retenu, l'Office s'occupe du reste, moyennant la somme de 350 dollars. Bien évidemment, le billet d'avion n'est pas inclus et la rémunération n'est pas garantie, mais n'oubliez pas que, tout comme pour les examens, l'important, c'est de participer.

D'autres programmes proposent des stages à la Galerie d'art nationale à Ottawa, chez

Harper's (maison d'édition), en journalisme à l'université de Syracuse. Ceux qui ont déjà une idée de ce qu'il veulent peuvent toujours aller consulter l'intimidant «Student access guide to America's top internships», avec ses 13 000 stages répertoriés aux États-Unis et au Canada.

Ceci n'est qu'un bref aperçu des diverses possibilités qui s'offrent à l'étudiant fonceur, ambitieux et engagé (le type même qui lit le *Daily* pendant ses cours). Mais une grave question se pose: ces stages sont-ils tous de même valeur? Certainement pas. Certains sont relativement bien rémunérés (jusqu'à 10 ou 15 mille dollars par année pour des stages dans les grandes banques ou l'administration gouvernementale par exemple), mais d'autres ne le sont tout simplement pas. La formation peut-être inégale et parfois mener à des postes dont l'intérêt est beaucoup moindre que prévu.

De façon générale toutefois, les stages s'avèrent des expériences enrichissantes et formatrices qui permettent de se constituer un réseau de contacts possiblement par la suite. Et puis ça vaudra toujours mieux que travailler un été de temps les deux mains dans l'eau de vaiselle!

Le site de *Career Edge* est le : <http://www.careeredge.org>

La rédaction du *Daily français* vous présente cette semaine sa tribune libre ayant pour thème le nationalisme québécois et sa situation actuelle. Les opinions exprimés dans ces articles sont de ce fait laissés à la discrétion de l'auteur, le journal ne se portant pas responsable du contenu des articles de nos lecteurs et lectrices.

Réalité et illusions

Il y a quelques années, quel qu'un a demandé à Leonard Cohen (montréalais et ancien de McGill par surcroît) s'il ne se sentait pas incommodé par le nationalisme québécois. Il a alors répondu qu'au contraire, il se sentait bien à l'aise parmi un peuple qui se battait ainsi pour trouver un sens à la vie sur cette planète perdue dans l'espace.

Le nationalisme au Québec, c'est exactement ça. C'est sentir le besoin de faire voir et valoir qui nous sommes, où nous sommes et où nous

voulons aller. Le cœur de cette idéologie ne repose pas sur des arguments politiques, économiques ou même historiques. Le problème fondamental que les nationalistes veulent résoudre, c'est l'écart, le gouffre qui existe entre la perception que nous avons de nous-même et celle que nous croyons que les autres peuples ont de nous.

C'est une question, un problème qui touche par conséquent à la conception du soi, de l'existence. Les réponses à ce problème se trouvent

dans des choses toutes simples; les blagues, la musique, le théâtre, les films, le sport, les journaux, la télé. Tout ce qui implique l'interaction entre les gens (de toutes catégories) contribue à notre conception de nous-même. C'est la culture qui forge l'identité des individus et des peuples. Maintenant, si le débat sur la langue est si important, c'est que c'est par elle que la culture se communique. Comme le papier pour un journal, c'est le lieu et le médium.

Pour que le problème, le gouffre dont je parlais plus haut, se résolve un peu, il nous faut une dernière chose; un endroit, une adresse, un coin bien délimité et surtout bien identifié. Il faut que le Québec soit peint en bleu sur la mappemonde. Il faut que tous sur cette planète puissent savoir que nous sommes ici, que nous existons, que c'est ici notre monde.

Je crois bien que dans la vie, le secret c'est de savoir faire maintenir un savant équilibre entre la réalité et notre conception de cette réalité*. Tout

comme il faut souvent modifier ses propres conceptions lorsqu'on rencontre du nouveau, il faut aussi savoir changer la réalité un peu plus à notre image. Je crois que c'est ça, l'idée derrière ce qui cause tout ce bordel et tous ces malentendus. C'est ça aussi, que Leonard Cohen semble avoir compris, et c'est ça qui est le plus difficile à faire comprendre, à ceux pour qui le nationalisme ne mène qu'à l'exclusion et la destruction.

Etienne Bienvenu

La Langue française, un catalyseur en perte de puissance

L'instabilité politique et économique actuelle au Québec se traduit également par un essoufflement culturel et intellectuel. Au cœur du problème, une langue autour de laquelle les québécoises et québécois se rallient dans l'espoir de former une société distincte en Amérique du Nord. Mais le Québec se bat encore pour faire valoir une langue qui ne survit pas d'elle-même et qui doit être imposée à une société qui ne vit pas le même engouement qu'elle a connu lors de la Révolution tranquille.

Le dernier bilan de l'Office de la langue française indique que la présence du français au Québec et sa qualité au sein de la population n'ont pas atteint des niveaux favorables aux attentes. Le même document démontre également que le nombre de francophones de langue d'usage privé (la langue parlée à la maison) est de 57% dans la région de Montréal, et que ce pourcentage pourrait descendre sous la barre des 50% vers 2006-2010.

Malgré les lois rigoureuses sur l'affichage, l'emballage et la nécessité de savoir parler français

dans les milieux de travail, rien ne nous permet de savoir si les nouvelles générations de québécois désirent faire prévaloir leur langue, au foyer, à l'école ou en public.

À la base on « ne peut pas vivre en français en Amérique sans le vouloir, le vouloir résolument et de façon continue et sans prendre les moyens qui s'imposent. Cette volonté doit être individuelle et collective. Elle doit être aussi gouvernementale », rapporte l'Office de la langue française.

Le gouvernement québécois est trop souvent blâmé de ne pas renforcer les exigences quant à l'usage du français et à l'aménagement linguistique sur la langue de l'Administration, du travail, du commerce et des affaires, de l'intégration linguistique des immigrants, des nouvelles technologies et de l'enseignement. Il faut aujourd'hui comprendre que le goût ne passe pas par l'exigence. On pourra inventer toutes les lois du monde si on le juge né-

cessaire, mais il demeure que si les gens ne ressentent pas le désir de parler français, personne ne pourra les obliger à le faire.

Cette affirmation un peu simplette démontre tout de même que la langue et son évolution ressortent de la volonté d'un peuple. Cette volonté ne se traduit non pas par des lois, mais bien par une culture et un esprit de création qui a malheureusement du mal à survivre au Québec, en raison des mesures budgétaires restrictives et d'un marché saturé par le débordement étranger, sinon américain. Une population francophone trop faible dans le continent nord-américain ne permet pas cette expansion de la culture québécoise et force même certaines personnes à se produire en anglais pour enfin gagner confortablement sa croûte (pour ne pas citer Céline Dion, qui prétend encore chanter en anglais « pour gagner plus de cœurs »). Les jeunes et les

nouvelles générations qu'ils formeront n'ont pas encore de bases solides pour que le français prédomine naturellement dans leur vie quotidienne. À l'école, la qualité du français demeure faible et pour citer une fois de plus le rapport sur la situation de la langue française au Québec, « les élèves n'ont pas une véritable maîtrise du français propre aux spécialités et aux champs d'activités professionnelles. Ce sont là de vastes chantiers où beaucoup reste à faire ».

Le français souffre donc et meurt à petit feu. Le nationalisme québécois est né d'un peuple uni par cette langue. Si le pilier de notre société se ramollit, le reste suivra. Nombreuses sont les organisations francophones au Québec qui pourtant visent à enrichir le nombre de ressources disponibles pour l'évolution de la francophonie mais le désintérêt général risque d'alourdir le fardeau qui pèse sur l'avenir du Québec. Le français au Québec doit vivre de lui-même pour mieux s'imposer. Malheureusement la société québécoise ne comprend pas encore pourquoi la langue est un élément essentiel à la survie du rêve purement québécois.

Loïc Bernard

Crise des leaders patriotiques

Personne à suivre

Le débat sur la question nationale, quoi qu'on en dise, n'aura toujours qu'un seul angle fondamental : déterminer dans quel cadre le Québec sera le plus en mesure de s'épanouir. Que l'on soit souverainiste ou fédéraliste, que l'on en veuille ou non aux Anglais, si l'on met les intérêts du Québec sur la première ligne, dès lors on aura fait son devoir.

On traite impunément de traîtres tous ceux qui ne sont pas de notre avis. Pourtant ceux qui sont avides de trouver des coupables aux défaites référendaires ne devraient pas se tourner vers ceux qui ont pris position (quelle qu'elle soit), mais plutôt ceux pour qui deux semaines en Floride chaque hiver semblent plus importantes que le sort du Québec. Désolé, mais on ne fait pas de pays avec ces gens-là.

On ne fait pas de pays non plus avec des politi-

ciens opportunistes et en qui nous n'avons pas confiance. Bien sûr les politiciens demeurent moins longtemps que « l'Option », mais c'est justement à ces politiciens-là que l'on doit laisser une entreprise aussi colossale. Avec leurs forces, mais surtout avec leurs faiblesses. Laisser le sort du Québec entre les mains de gens qui font la quotidienne démonstration de leur mauvaise gestion, sous le simple prétexte qu'ils sont des rouges ou des bleus, cela me semble bien inquiétant.

Ce sont ces mêmes dirigeants qui nous demandent de les suivre, qui essaient d'inculquer l'idée nationaliste à la masse votante. Ce ne devrait-il pas être l'inverse ? Le peuple ne devrait-il pas forcer ses représentants à agir, quitte à descendre dans les rues et à exprimer une forte volonté populaire ? À ma connaissance, aucun gouvernement n'a jamais encouragé son peuple à faire la révolution.

Que le PQ persiste ainsi à toujours enfoncer le même clou, cela démontre que les « conscientisés », ceux qui se sentent vraiment concernés par les débats politiques, ne forment encore qu'une bien maigre proportion de la population. En bout de ligne, nos référendums ne servent qu'à se diviser les électeurs disposés à être courtisés. On ne fait pas de pays en pensant à ses deux semaines en Floride.

Si le Québec semble pris pour longtemps dans ce bourbier, c'est qu'il vit en ce moment, à tous ses paliers de gouvernement, une profonde crise de leadership. Manque de meneurs, manque de perspective globale, manque d'audace, mais manque de sincérité surtout. L'Option souverainiste s'essouffle parce qu'elle est entre les mains de gens calculateurs, de gestionnaires à courte vue et dont la bonne foi peut parfois être mise en doute.

Comme si le portrait n'était pas assez charmant,

on voit chaque jour que le Canada ne fonctionne plus dans sa forme actuelle. Il est le théâtre d'un triste cantonnement de positions et d'une dégradante bataille d'intérêts. Son Premier Ministre n'a nullement l'intention de mettre de l'eau dans son vin et juge qu'il a déjà tout fait pour sauvegarder l'unité canadienne. Parlez-moi d'une attitude... royale !

Devant ce constat d'échec, devant cette classe politique pauvre en vision et en leadership, devant ce cul-de-sac constitutionnel que tous les emplois du monde ne sauront régler, il ne semble pas y avoir d'issues possibles. Pourtant une solution doit exister, quelque part hors de la souveraineté ou de ce type de fédération. Rétablir une véritable confédération ? Peut-être. Mais il faut que ça change. Impérativement.

Marc Antoine Godin

L'incertitude économique de la souveraineté

En ces temps où l'économie dicte à la politique une majorité de ses directions, certains facteurs économiques prennent une place dans le discours des deux camps qui semble démesurée.

Involontairement acculés à une option politique qu'ils n'ont jamais chosie (défendre la fédération), les Libéraux de Québec ont le devoir moral de critiquer le mouvement souverainiste. Par contre, en mettant un accent toujours plus grand sur le politique, en ravivant le nationalisme, en insistant toujours plus sur le caractère intenable et disparate de ce pays, les péquistes font avancer leur option. C'est une véritable entreprise de politisation des masses pour leur faire prendre conscience de l'enjeu qu'ils défendent.

Une des tactiques fédéralistes à laquelle nous

nous prendrons aujourd'hui est celle de l'indignation contre l'incertitude. Les Daniel Johnson de ce monde accusent et vilipendent les souverainistes de nuire à l'économie. Fort (?) du résultat du 30 octobre 95, le Parti Libéral du Québec exhorte Lucien Bouchard à revenir aux vraies questions, d'accepter le résultat référendaire, de ne parler que d'emploi et de chômage et de taire toute allusion souverainiste.

Si l'incertitude est effectivement un facteur dérangeant, pour un développement économique durable (les problèmes inflationnistes d'Amérique Latine étant souvent causés par ce phénomène), il semble que l'on ne peut parler d'une incertitude chro-

nique au Québec. Les infrastructures et stabilité économiques québécoises sont établies et ne peuvent être remises en cause. Alléguer que le Québec ne se remettrait pas d'une période plus incertaine, c'est donner bien peu de valeur à l'économie québécoise.

De plus, s'il est vrai que le Québec est affecté par cette incertitude, dans quelle mesure le gouvernement péquiste en est-il responsable? L'option souverainiste est évidemment tributaire de cette incertitude. Le gouvernement supporte cette option, il est donc le responsable de l'incertitude. Ce raisonnement est simpliste et réducteur. A-t-on critiqué Gorbatchev pour avoir créé

de l'incertitude avec sa perestroïka?

Dans des situations politiques de ce genre, où une option nouvelle dérange et est subversive envers le régime établi, le choc économique peut-il servir de caution pour combattre un projet qui n'a rien d'économique?

Même si cela était, que la souveraineté puisse être combattue par des arguments de la sorte, en substituant le politique par l'économique, le débat avance-t-il? En établissant une stratégie de la sorte, le PLQ avoue son impuissance politique et la vacuité de son option. Politi-

quement, Daniel Johnson ne propose rien. Chien de garde du fédéralisme? Alors il est attaché et ne peut que japper. Son pouvoir et son influence sont nuls et ne peuvent absolument pas faire avancer le « fédéralisme renouvelé » promis. Même étant premier ministre, sa marge de manoeuvre serait mince, déterminée par le fédéral qui considère réglée la question nationale. Johnson serait en attente de bonne volonté fédérale. Mais comme ce dernier a décidé de délaissier le politique et cherche à enterer sous des promesses économiques les problèmes structurels de cette fédération. Ainsi, il déplace l'attention vers un sujet moins dangeureux pour lequel il y a consensus. Les politiciens deviennent donc des technocrates qui soumettent leurs politiques aux impératifs économiques (la politique extérieure canadienne étant un bel exemple).

Plusieurs raisons sont évoquées par les libéraux provinciaux et fédéraux pour justifier cette approche. Par exemple, le chômage est chronique, il faut absolument s'y attaquer. En quoi est-ce mutuellement exclusif avec la lutte pour l'unité nationale? Ou encore, le résultat référendaire rejette la souveraineté, arrêtons d'en parler, respectons le vote des Québécois. Contrairement à l'argument fédéral qui tente simplement de détourner l'attention populaire, de dépolitiser les masses, le provincial est franchement hypocrite. Ne l'oublions pas, le résultat, c'est une égalité 50-50. En théorie, la moitié des Québécois n'est pas fermée à l'idée d'entendre parler de souveraineté, elle était prête à la

« Le Chant du Québec »

Le sujet de mon article se résume en une phrase:

"DISTINGUER SANS SEPARER AFIN DE MIEUX UNIR SANS CONFONDRE"

(silence...—je laisse aux lecteurs le temps de réfléchir sur ce principe... si si, vous pouvez relire!). Je vous préviens, ceci est un article tout simple.

Je dois aussi l'avouer, ce principe fait partie de mon crédo. En fait, il est même à la base de tout l'esprit critique des philosophes. Qui plus est, ce précepte présente de multiples applications dans notre société globalisante, ou « village planétaire »... Toutes les questions qui supposent des dualismes, des oppositions (par exemple: intégration et identité propre) peuvent être analysées à partir de ce précepte... Enfin, cette phrase est en soi l'un des plus grands et des plus beaux défis qu'il nous soient donnés aujourd'hui.

Je ne veux donc pas me lancer dans tous les arguments économiques, historiques, politiques, nationalistes ou sociologiques d'une telle question, mes connaissances étant trop réduites sur ce sujet, mais seulement présenter, expliquer et « appliquer » ce principe de base. Mon article sera par conséquent très court. J'aurais voulu même ne publier que cette phrase, sans rien d'autre. Mais j'ai eu peur que les gens ne comprennent pas tout à fait... M'enfin!

« Distinguer sans séparer » s'oppose à « unir sans confondre ». Distinguer est à unir ce que séparer est à confondre... Personne ne veut séparer ou confondre... Cela mène soit au fascisme d'une part, ou, d'autre part, au communisme — où tous sont identiques (individus, maison, pensée, etc.). Le fascisme est la haine de la différence, tout comme le communisme. Le premier consiste à éliminer l'Autre, celui ou celle qui ne correspond pas à certains critères, à un certain idéal (en Allemagne,

c'était la race aryenne, au Québec, ce serait de parler français...). L'opposé, c'est de vouloir tout aplanir, tout ramener à une grande bouillie en mettant tout sur le même ton, la même note. Ça donne une sorte de brun, de gris, de boue tiédasse, bref une masse informe où tout se confond, où rien ne se distingue...

Le problème du Québec se situe précisément dans ce « continuum » entre la séparation et l'union, la distinction et la confusion. Le Canada doit reconnaître cette distinction sans pour autant que le Québec se sépare absolument (j'insiste sur ce dernier mot); le Québec doit aussi de son côté reconnaître le pluriculturalisme de ses citoyens (quel est l'image du Québécois type??) et ne pas devenir fasciste en tout séparant, en obligeant absolument le français partout... Le Canada ne doit pas vouloir fondre les Québécois dans une « molle masse canadienne », car chacun conserve ses différences... et ses particularismes. Je ne raconte rien de nouveau.

Comment et où tracer la ligne? Je reconnais que j'ai le beau jeu, à parler, analyser un tant soit peu, sans proposer de solutions concrètes... C'est un livre qu'il faut écrire pour faire toutes les nuances nécessaires. Je désire uniquement porter votre attention sur ces nuances, trop souvent oubliées.

Que le Québec soit une belle symphonie plutôt qu'un morne chant à l'unisson, c'est un beau petit rêve que je chéris depuis longtemps... M'enfin!

Xavier Gravemil-Tirole



Référendum 95 Regard sur les écrits du camp du « oui »

Construction d'un imaginaire national ou expression d'un sentiment commun?

Parmi les legs de la Révolution française perceptibles à l'échelle occidentale, les idées de démocratie et de nation s'imposent comme les plus déterminantes dans la composition des sociétés et des États du monde moderne. La « substance nationale », évaluée, soupesée et critiquée de tous côtés tend à être définie autour de cette question: « la nation est-elle naturelle ou artificielle? » Aussi, ce dilemme soulève-t-il encore nombre d'interrogations et de débats; si le concept de nation est au centre des réclamations politiques et des manifestations culturelles depuis la décolonisation et le décret du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, au Canada comme ailleurs, sa définition et ses motivations ne se fondent pas dans une unilatéralité de sens.

La nation apparaît pour certains

comme un fait historique, dépendant d'un contexte d'émergence précis, qui a une existence propre avec une émergence et un déclin. D'autres encore défendent le sentiment d'appartenance traduisible à différents niveaux, depuis la famille ou la tribu, jusqu'à une collectivité plus étendue dont on ne connaît pas tous les membres. Le concept de la nation demeure au centre des préoccupations identitaires en cette fin de siècle; les phénomènes d'autoproclamations nationales sont nombreux alors qu'on assiste à la dislocation des États centralisateurs.

Une proposition écrite

Le moyen employé par le *Préambule* au projet de loi sur la souveraineté de Québec dans sa mission de construire une identité québécoise nous apparaît être la valorisation de l'imaginaire collectif et en ce sens, jouer la corde sensible des Québécois: l'idée qu'ils sont des victimes. Aussi, la lyrique de l'essai politique du *Préambule* emploie la stra-

tégie des récurrences symboliques pour attiser les racines québécoises et ainsi embraser un mouvement identitaire. La référence évidente à la tradition agricole du Québec, les images valorisant la force de combat, le labeur et le courage viennent sans cesse colorer le discours. De même, les rappels des épreuves politiques de nos ancêtres font vibrer la corde de la mémoire des descendants des victimes fortes.

Le *Préambule* tente en quelque sorte de ranimer un esprit vengeur adouci par la sérénité de la reconnaissance de l'Autre. En cernant qui est l'Autre, en l'identifiant et en se distinguant de lui, le peuple québécois, mûr pour son geste préparé depuis quatre cents ans, anoblit son action. Elle sera égoïste sans être rebelle. L'Autre n'est plus le méchant Anglais de la Conquête, il n'est plus non plus le *Big Boss* de l'époque des *Cheap labor* francophones; l'Autre identifié par le mouvement souverainiste québécois de 1995 est le partenaire obligé par la géographie et l'économie d'échange.

La définition de l'identité proposée se doit

té

On se ressemble ! On se rassemble !... pour faire quoi ?

Le discours nationaliste québécois a beaucoup évolué depuis ses premiers temps passant d'une volonté d'indépendance inconditionnelle, à un désir politique plus modéré, plus ambiguë, plus conciliateur, de souveraineté-association. Que démontre cette évolution ? Un changement de programme ou un changement des mentalités ?

L'idéologie nationaliste trouve sa concrétisation dans la délimitation d'un territoire et dans la création d'une nation. C'est l'expression ultime de l'identité et de la culture d'une collectivité. Un peuple est alors mis sur la carte et est capable de décider par lui-même des directions à prendre et surtout d'affirmer et de protéger sa différence incarnée dans sa culture. Cette interprétation pose cependant un défi de taille pour les idéologues des partis nationalistes : définir un terme indéfinissable et s'en servir comme base de données à des fins sociales et géopolitiques.

Lié à ce concept est l'idée d'indépendance. Dans l'absolu cela signifie la non-dépendance. L'utopie de cette interprétation ne laisse aucun doute; on ne peut pas être totalement indépendant. Si l'on nuance un peu plus cette définition, il est possible d'intégrer le concept d'autodétermination qui dans ce cas implique la prise en main par une collectivité de sa destinée. Très bien, nous avons à présent une définition générale acceptable.

Reste à présent un élément clé à cerner, soit les limites de la collectivité. Parle-t-on d'une culture déterminée, d'un ensemble de populations, d'une religion commune, d'un patrimoine commun, d'une origine unique, d'une histoire partagée ? Cette question n'a de réponse que d'après le but recherché.

Or, en politique peu de gens se fixent un objectif par conviction, les idéaux ne permettant pas aux politiciens de survivre politiquement. Ceux-ci, pour la plupart, en font donc abstraction. C'est plutôt la faculté

d'adaptation et la manipulation des gens et des idées qui font survivre un politicien. Lorsque le but politique avoué (ou prétendu) est l'indépendance et que l'élément sur lequel elle repose (la culture) est aussi mal défini, il est facile de le manipuler pour arriver à ses fins.

Jouer avec une définition de la culture vise à éveiller le sentiment d'appartenance à un groupe. Le sentiment nationaliste tente de restreindre ce sentiment à un niveau plus régional, faisant fi des identités nord-américaines et canadiennes. Il s'oppose cependant à deux courants contraires très puissants; le désir d'indépendance individuelle, exprimé par un individualisme effréné mettant de côté les considérations idéologiques, et la globalisation des communications et des intérêts.

Malgré l'utilisation de la langue française comme cheval de bataille, (une facette unique de la population de la région qui est un prétexte relativement valide) les bases argumentatives du nationalisme sont faibles: quoique la majorité a encore le français comme langue maternelle, il y a une minorité de plus en plus importante de québécois dont la langue première n'est pas le français. Une deuxième observation affaiblissant l'argument, est le fait que la langue française a su survivre en Amérique contre vents et marées, contre le temps et les lois.

Nous en arrivons à cette question: a-t-on besoin de son indépendance pour protéger sa culture et sa langue (puisque tel est l'argument des nationalistes) ? L'histoire a démontré qu'une langue, une culture, un peuple survit selon son propre désir de survie, selon sa volonté et sa force. L'avenir d'un peuple réside en lui-même et non dans des institutions.

Malgré cette réalité, quel élément pourrait inciter une collectivité à tenter d'obtenir son indépendance, puisque la question est encore d'actualité ? La ré-

ponse réside dans le résultat du combat opposant d'une part, la globalisation et l'individualisme (aussi étonnante que cette association puisse paraître) et d'autre part, l'identité d'un peuple (il ne faut pas y voir un combat entre le capitalisme et les mouvements sociaux). D'après la propagande politique, les discussions et les résultats au dernier référendum, il semble que les préoccupations économiques aient beaucoup plus occupé l'esprit des citoyens que les considérations d'ordre idéologique. Preuve en est également, que la popularité du Premier Ministre Bouchard est à son plus haut niveau malgré ses coupures, ses restructurations et ses mesures draconiennes en matière d'emploi, d'imposition et de services sociaux. L'ex Premier Ministre Parizeau a quant à lui été galamment évincé du pouvoir, sa position trop radicale n'ayant plu à personne.

Que peut-on conclure de toutes ces observations ? Premièrement, l'idéal ne fait plus partie de la lutte nationaliste. Le citoyen est préoccupé par des considérations d'ordre économique, de bien-être individuel. La passion a disparu du combat nationaliste. Les convictions sont aussi peu présentes dans le milieu politique que dans la population. De cette observation découle le deuxième point: pour obtenir l'indépendance, il faut à présent vendre l'idée, comme n'importe quel produit, en vantant les mérites selon les attentes du « consommateur ». D'où une manipulation par la classe politique d'une idée à l'origine peut-être valide et aujourd'hui tellement peu utile qu'elle est uniquement vendable par des politiciens sans convictions à des citoyens sans convictions. L'indépendance est-elle donc si nécessaire ? L'identité culturelle est-elle une notion dépassée ?

Christophe Rivet

Mathieu Pellerin

donc de ne pas être restreinte à quelques qualificatifs traditionnels ou, au contraire, étendue à des concepts universels. Ainsi, il aurait fallu avoir réussi à former, avant le 30 octobre 1995, une entité sociale qui aurait été de peuple fondateur du Québec souverain.

Le cri de ralliement

Si le mouvement nationaliste québécois s'appuie sur les bases pré-existantes des mythes fondateurs de la nation et de la volonté indépendantiste populaire, il vise aussi à rallier un maximum de citoyens à sa cause. Son principe, dans *Le cœur à l'ouvrage* (brochure du programme du camp du « oui ») est de redéfinir le citoyen de la province de Québec - défini comme citoyen par le territoire et le gouvernement - en une composante du cœur collectif d'une nation québécoise établie sur une « terre qui bat en français ». Aussi, la construction identitaire proposée ne doit pas seulement rendre compte des reliefs distincts de la société québécoise, elle doit aussi répondre à certaines attentes soit, entre autres, l'intégration des communautés culturelles au nouveau projet de société. Ceci étant dit, on comprendra mieux que les concessions, faites au plan de l'imaginaire collectif traditionnel québécois pour étendre l'idée de nation à la société québécoise moderne, proviennent de la nature du nationalisme de 1995 à la base du mouvement identitaire: le nationalisme modéré intégrant les principes du nationalisme civique et du nationalisme identitaire. C'est ainsi que *Le cœur à l'ouvrage* tente de se montrer sensible à l'intégration des Autochtones et des Néo-Québécois au projet de souveraineté sans pour

autant les pointer du doigt: le ralliement identitaire est délicat, la notion de territoire est un élément facilement récupérable comme facteur d'unification.

L'utilisation de l'histoire comme matériau de construction

Le nationalisme unificateur, ciment de maçonnerie dans la construction d'une identité collective, prend sa force dans les concepts historiques de *nous* et de *nation*. Or, les différentes définitions désignant le nationalisme comportent souvent des connotations négatives en ce qu'elles réduisent le concept à une affirmation ethnique. Le poids de l'histoire pèse alors incontestablement dans le processus de légitimation du nationalisme au Québec. Nation est un autre mot pour « Nous le peuple ». Or, la définition d'un *nous* aux racines historiques dans le *Préambule* vient appuyer l'énoncé de la définition de l'identité par la différenciation d'avec le « reste du Canada » et par la victimisation politico-historique. C'est en effet la litanie des « Parce que », montrant un *nous* opprimé, dénaturé et trahi dans l'histoire constitutionnelle, qui amène, dans le texte, l'affirmation principale du *Préambule*: « Nous, peuple du Québec, affirmons notre volonté de détenir la plénitude des pouvoirs d'un État: voter toutes nos lois,

prélever tous nos impôts, signer tous nos traités et exercer la compétence des compétences en concevant et maîtrisant, seuls, notre loi fondamentale. »

Le cœur à l'ouvrage puise abondamment dans l'histoire des générations votantes; la Révolution tranquille est utilisée comme référence temporelle et idéologique pivot de façon à prouver la capacité des Québécois à faire changer les choses. Selon l'expression de Jocelyn Létourneau, professeur d'histoire à l'université Laval,



la Révolution tranquille fait des Québécois les « héros de leur propre libération ». Or, les voteurs potentiels sont des Québécois participant à une société moderne - en opposition avec la société dite traditionnelle d'avant 1960. Or, le camp du changement réitère l'engagement pris auprès de la Commission des Jeunes sur l'avenir du Québec et propose de

lancer une « nouvelle Révolution tranquille ». La persistance de la justification historique dans les deux textes démontre que l'emploi de l'histoire constitue un réel besoin dans l'affirmation d'une identité québécoise. Le *Préambule* fait du processus vers la souveraineté du Québec une grande marche historico-symbolique reliant les ancêtres d'hier aux « ancêtres de demain ». Or, les déclarations argumentatives reliées à l'histoire du Canada sont employées comme telles parce que les discours exploitent aussi la mémoire et l'imaginaire collectifs des lecteurs qui sont des composantes importantes de la société mentale québécoise. En effet, loin d'employer subtilement des arguments historiques, les deux textes témoignent du désir de toucher le cœur collectif des Québécois; la décision de voter solidement pour l'accession du Québec à la souveraineté n'étant pas, selon les auteurs, une question purement rationnelle. C'est justement la forme délibérée d'une pétition communautaire majoritairement approuvée qui est encouragée par le camp du changement.

Un travail d'équipe

La principale difficulté de la construction d'une identité collective nationale dans ces deux textes tient dans la résistance à l'attraction de l'abîme du nationalisme ethnique. Toutefois, c'est dans un ultime effort d'intégra-

tion des différentes composantes de la société québécoise actuelle que les deux textes construisent une identité nationale québécoise rassembleuse. Le nouveau projet de société présenté aux Québécois n'est certes pas un document charitable ni nombriliste: l'échafaudage est souple et conciliateur. Or, le message demeure clair: l'indépendance du Québec sera un choix social impliquant le cœur, la mémoire, le porte-monnaie, le désir d'être reconnu comme une entité autonome distincte et la reconnaissance du Reste Du Canada comme partenaire obligé. Or, l'essentiel du message des souverainistes était contenu dans ces deux textes. Si les résultats du référendum du 30 octobre 1995 tranchent la société québécoise en deux parties presque égales, c'est, entre autres, parce que 51% de la population du Québec n'adhérait pas à la bannière identitaire construite par le camp du « oui ». Il faudra aux néo-nationalistes québécois une vision plus perméable, voire une plus grande ouverture sur les diversités et les contradictions animant la société québécoise d'aujourd'hui. Ainsi, ils pourront formuler une question gagnante lors d'un prochain référendum sur la souveraineté du Québec et continuer de construire une identité québécoise qui soit des plus ressemblantes et de fait, plus rassembleuse.

Anne Trépanier

Le Québec et son identité culturelle

Une culture nationaliste, un nationalisme culturel, l'un sert-il la cause de l'autre ? On peut se demander en effet si la culture québécoise joue un rôle essentiel dans la promotion d'un nationalisme québécois. La culture dite « québécoise » est-elle simplement la traduction française de la culture anglo-canadienne... ou encore la version nord-américaine de la culture Euro-française ?

Monsieur Maugey, professeur à McGill et spécialiste des civilisations du monde francophone, a bien voulu répondre à la question particulière de l'identité culturelle du Québec. Pour cela, il s'est servi en partie de son dernier ouvrage, « Propos sur le Québec et la Francophonie » (Editions Humanitas, 1996) qui aborde la problématique de l'identité culturelle québécoise.

D'abord, il importe de soulever la question nationaliste.

À la suite d'un entretien exclusif, M. Maugey cite Albert Memmi : « Le nationalisme, c'est une doctrine qui défend les intérêts d'un groupe humain global [...] et qui constitue une étape, un outil indispensable pour deux vecteurs dynamiques : 'la reconquête de sa liberté' et ensuite 'la reconstruction de sa personnalité' ». Bien entendu, il s'agit-là du but des nationalistes québécois, politiciens et artistes réunis. Mais, le carac-

tère « nationaliste », est-il véritablement l'élément qui différencie le produit final de Vilain Pingouin et de Gaston Miron du produit des Tragically Hip et de Stephen Leacock ?

D'après M. Maugey, la culture québécoise s'appuie largement sur la littérature. Nul doute que cette tradition littéraire est bien différente de la tradition canadienne anglaise, mais la métaphore de l'opposition du « noir et du blanc » illustre mal le rapport entre les deux cultures canadiennes. Au fait, si en 1960, le « tête à tête » culturel (ce que Hugh McLennan appelait *Les deux Solitudes*) avait

lieu exclusivement entre an-

glophones francophones, aujourd'hui, une troisième « tête » s'ajoute, celle offerte par la culture immigrante. Le jeu d'interrelations n'est pas négligeable et les influences sont multiples, mutuelles.

« La culture québécoise s'appuie essentiellement sur la réalité francophone. Mais cela n'empêche pas un Québécois de se considérer canadien s'il parle et apprécie l'anglais, ou encore, un canadien non québécois peut être francophone ou francophile. Le 'fait culturel', c'est la vie que l'on se donne dans un certain contexte : il dépend de l'attitude de l'individuel ».

A cause de ces influences multiples, la culture

vironnement anglophone, le Québec essaye de réagir de façon dynamique.

Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que plusieurs artistes s'affichent comme nationalistes, « mais la culture québécoise ne doit pas être réduite au nationalisme fermé. » M. Maugey développe : « Une culture parle à l'humain de façon universelle donc si un auteur est nationaliste dans le sens étroit du terme, il ne sera en général pas apprécié à l'étranger. Gaston Miron est considéré comme un auteur nationaliste mais dépasse le nationalisme parce que c'est un poète universel, un poète de l'amour et l'amour n'est pas réservé à une nation en particulier ». En effet, la culture québécoise dépasse les frontières puisqu'elle est appréciée dans le monde entier. Gilles Vigneault n'est qu'un exemple.

Arlette Cousture et Luc de LaRochelière contribuent eux aussi aujourd'hui à l'essor de la culture québécoise à l'étranger. Quel va être l'avenir de cette culture jusqu'à présent si effervescente ? Albert Memmi constate que « L'avenir appartient aux Québécois et à ce qu'ils sauront en faire ». C'est aussi lui qui croit que pour « exister, le Québécois a besoin de se reconnaître dans le Québec, dans sa langue, dans ses habitudes culturelles, coutumières ou alimentaires même. »

Monsieur Maugey croit donc que les Québécois doivent d'abord apprendre à approfondir leur identité culturelle, ce qui leur permettra de mieux développer leurs rapports avec les autres peuples du Canada et de bâtir, ou non, avec eux leur avenir.

Nadine Baladi

Le nationalisme à McGill

Du « toé, càlice de blòke, ferme ta yeule » de Michel Chartrand, nous sommes passés au « on est pas maîtres dans nos maisons car vous y êtes » de Paul Piché, pour finalement aboutir à Parizeau et à ses ethnies. « Que de piétinement idéologique » ont clamé certains individus au-dessus de ces émotives considérations telles le nationalisme.

Fraîchement arrivé à McGill en 1995, j'étais emballé de voir que j'allais être en mesure de constater à quel point nos amis anglophones étaient parvenus à surmonter ces lubies et à former la mosaïque trudeauiste. Mes premières expériences furent concluantes. Dans mes cours de politique, on en avait que pour l'idéal civique égalitaire, protégé bien sûr par la Charte. Le nationalisme ? Désuet, dépassé, révolu. Le Québec avait sa place dans un Canada bilingue et multiculturel. C'est au moment où j'allais jeter mes CD de Piché et de Desjardins aux poubelles qu'heureusement est survenu un phénomène typiquement québécois : une campagne référendaire.

En initié au « Canadian way of thinking » que j'étais, je m'étais juré de laisser mes drapeaux, T-shirts et autocollants au placard. Le fond avant la forme, le contenu avant le contenant, disait-on. J'avais beau être pour le OUI, il me fallait le promouvoir autrement qu'avec des propos nationalistes émotifs et préhistoriques. Que j'admirais le

calme stoïque de mes camarades, leur état d'esprit au-dessus de tout emportement !

Un jour de novembre, j'avais entrepris de faire valoir mon point de vue à mes amis étudiants dans mon cours d'idéologie politique. Soudain, on m'interrompit au beau milieu de mon allocution. Étais-je hors-sujet ? Eh bien non. Il fallait toutefois annuler la deuxième moitié du cours afin de permettre aux étudiants d'aller manifester leur civisme avec des drapeaux et l'unifolié peint au visage au coin Peel et Ste-Catherine.

Encore assommé que j'étais de constater cette effusion de nationalisme primaire, quoique canadien, à McGill, un étudiant m'acheva en me vantant le nivellement des cultures au Canada. Peut-être était-ce dû à mon regard vide d'expression ou encore au filament de salive qui coulait lentement au coin de ma bouche, mais cet étudiant se décida à me convaincre avec un argument encore plus profond que l'éventuelle perte du passeport : « If you had ever seen the Rockies, you wouldn't want to separate! »

Resté seul dans le local abandonné par la foule endiablée, il ne me restait plus que mes souvenirs naïfs d'une population étudiante posée et rationnelle. Le nationalisme québécois barbare, je veux bien, mais le nationalisme canadien, lui ? Comme dirait l'autre, quelle bouffonnerie !

Dominique Larouche, U2
Relations industrielles

typique-
ment

québécoise, risquerait-elle de s'effacer ? Non, même si le Québec est une société un peu sur la défensive, explique M. Maugey, et veut à tout prix protéger son acquis culturel. Face à l'en-

• C U L T U R E •

Saint-Valentin Blues

Nick Payne à l'Ours qui fume

PAR ALAIN HUOT

Il est des vieux charmes qui réussissent encore à opérer. Le blues par exemple, entouré de son imperturbable réputation de tristesse résignée laisse vieillir et se dépasser les modes musicales qui chantent la colère en puisant à ses racines. Le blues est discret et tenace, il est classique, intemporel comme le spleen.

C'est pourtant avec un peu de scepticisme que je m'y suis frotté jeudi soir dernier, à l'Ours qui fume, lors du concert intimiste de Nick Payne. Pour mieux être dans l'état d'esprit « blues », je suis allé l'entendre accompagné de mon ami imaginaire, alors qu'il faisait très froid et que les décorations de la Saint-Valentin dans les vitrines me portaient particulièrement sur les nerfs. Un concert antidote, avec des chansons de rupture et d'oubli pour consoler l'âme.

Nick Payne, une guitare sèche aux bras, était accompagné de Jean-François, Jeff pour les intimes, aussi à la guitare. Ils ont donné une honnête performance, jouant plutôt des classiques, notamment du Frank Zappa. Pour la plupart

des pièces, Nick Payne chantait seul. On entend généralement deux types de voix chez les bluesmen : la voix éraillée que le rock a beaucoup emprunté, et un type de voix plus clair, plus harmonique, une voix de poitrine qui sonne comme si elle venait directement des blessures du cœur. C'est une voix de larmes sèches que je trouve personnellement beaucoup plus belle pour chanter du blues. La voix de Nick Payne appartient à cette dernière catégorie et était à mon sens le point fort du spectacle. Nick Payne est un vrai chanteur, et pas seulement un amateur doué.

J'ai pris une bière, mais j'aurais dû prendre un « Jack », comme les guitaristes l'ont fait entre deux tours de chant. Ces derniers n'avaient pas trop besoin, par ailleurs, de faire du vacarme pour donner une ambiance chaude à cette petite salle qu'une trentaine de clients suffit à remplir. L'Ours qui fume est un bar-concert où on se sent vite chez soi, où on s'installe comme on peut dans un espace restreint mais confortable pour entendre des concert de blues gratuits. L'accueil est tout ce qu'il y a de plus amical. Jac-

Un cri du coeur en musique



GENEVIÈVE FORTIN

Certains titres de disques laissent parfois perplexes quant à leur relation avec l'artiste en question. Dans le cas de la chanteuse Annette Campagne, le choix s'avère à l'inverse très judicieux. *Sauter de haut* dépeint vraiment le processus qui l'a conduite la semaine dernière à la présentation de ce nouvel album.

Annette est issue d'une famille de la Saskatchewan. La musique a toujours été très importante au sein de sa famille et bien que *Sauter de haut* soit son premier album solo, Annette n'en est pas à ses premières armes en matière d'industrie musicale. À 17 ans, la jeune chanteuse a formé le groupe *Folle Avoine* avec ses frères et soeurs. De cet ensemble de musique traditionnelle, le quatuor a évolué vers une formation plus contemporaine, *Hart Rouge*, qui est présent sur la scène musicale depuis 1986. Ce dernier qui connaît toujours un grand succès, surtout en Europe, dans le Canada hors Québec et aux États-Unis, a un style pop influencé par le folk.

Après dix ans au sein de *Hart Rouge*, Annette sentait qu'elle était

prête à envisager une carrière solo. « J'ai toujours eu le sentiment qu'Annette entreprendrait une carrière bien à elle » assure son frère Paul. Celui-ci se réjouit que le groupe connaisse plus de popularité à l'extérieur du Québec laissant ainsi toute la place à Annette sur la scène québécoise. Et dépit de ce que certains médias ont laissé croire, le départ d'Annette n'a pas créé de conflits ou de tensions dans la famille Campagne. Au contraire, elle a pu compter sur leurs encouragements et leur support. Car Annette risquait gros dans cette nouvelle aventure. La réalisation de ce projet solo exigeait qu'elle quitte la sécurité d'un groupe familial. Annette dit que cette décision a été difficile à prendre, mais elle avait envie de faire quelque chose de plus rock.

Ce changement de cap musical et sa rupture amoureuse avec l'humoriste François Pélusse lui ont donné beaucoup de matériel pour ses chansons. Il ne faut toutefois pas s'attendre à de belles grandes chansons d'amour, le disque est plutôt le cri d'une femme blessée. Le résultat néanmoins ne pêche pas par un excès de mélancolie. Au contraire, la chanteuse chasse avec

force les démons de sa vie. « Ce disque a été une bonne thérapie, affirme-t-elle, il m'a permis de me découvrir ». Annette désire que ses chansons soient franches et sincères, alors, quand elle a senti qu'elle se noyait sous un flot d'émotions, elle a fait appel à Luc de Larochelière. « Il m'a aidé à démêler et à clarifier les textes de certaines chansons ».

Le premier extrait, *Le coeur est sourd*, est diffusé à la radio depuis avril dernier. Les chansons, prises individuellement, sont bonnes, mais l'ensemble finit par devenir redondant. Les musiques sont belles et simples, mais tout comme les sujets de chansons, différent très peu les unes des autres. J'ai eu l'im-

pression d'écouter un disque de Laurence Jalbert : un album composé sur une seule mélodie. La voix d'Annette possède par ailleurs les mêmes nuances que celle de la chanteuse gaspésienne. Les textes sont efficaces parce qu'ils nous livrent vraiment l'état d'âme douloureux de la chanteuse.

Par contre, le vidéo clip réalisé par Lyne Charlebois est original, dû à la méthode de tournage utilisée. Il n'y a pas de montage, le vidéo clip n'est que d'une seule prise. La réalisatrice a choisi la technique du plan séquence. Tout se déroule sous nos yeux. Pourtant, la stabilité de la caméra et la volonté de transparence n'ont pas empêché les changements de décor et même de

costumes ! Le résultat n'a rien à voir avec la télévision communautaire et l'on peut même envisager, vu l'originalité du concept, un *félix* du meilleur vidéo clip. En effet, Lyne Charlebois avait déjà permis à Daniel Bélanger de recevoir ce prix pour son premier clip.

Depuis la sortie de son album, la chanteuse prépare une tournée dont les dates restent encore à déterminer. Cette amoureuse de la scène croit qu'une prestation en chair et en os lui donnera l'occasion de se défouler. Quoi de mieux en effet pour cracher toute la peine et la fureur d'un amour déçu ?

Sauter de haut de Annette sur étiquette Zéro Musique et distribué par Universal Music.

Love ♥ etc.

Simple comme l'amour

ISABELLE POTVIN

L'amour, le désir, la trahison, l'envie. L'amour, l'amitié, et tout ce qui s'en suit. *Love, etc.* Même si le triangle amoureux existe « depuis que le monde est monde », il reste, semble-t-il, toujours aussi difficile d'avouer à son meilleur ami qu'on est fou amoureux de sa blonde.

C'est bien entendu dans un air de déjà vu que l'on découvre l'adaptation de Marion Vernoux du roman *Talking it over*, de Julian Barnes. *Love, etc.* est le troisième long métrage de la scénariste-réalisatrice, dans lequel elle prend l'occasion de s'introduire discrètement dans l'univers masculin. Après *Pierre qui roule* en 1991 et *Personne ne m'aime* en 1992, l'amour poursuit son oeuvre sous le concept du triangle amoureux, plus d'une fois exploité. Il est ici représenté « en toute légèreté », par trois volontaires pour l'arnour : l'une le préférant sans les choix à faire, l'autre sans ses incertitudes et le dernier, sans ses concessions.

Comment apprendre à son meilleur ami qu'on est fou amoureux de sa femme ? C'est ce que Pierre (Charles Berling) essaye en vain de faire, lorsqu'il tombe amoureux de Marie (Charlotte Gainsbourg), la femme de son meilleur ami, Benoît (Yvan Attal). Voilà vingt ans que les deux hommes sont les meilleurs amis du monde. Benoît est du type timide et peu sûr de lui, qui attend sagement que l'amour lui tombe sur le nez. Pierre, au contraire, utilise depuis longtemps ses talents de charmeur pour plaire et prendre les devants. Par l'entremise d'une annonce, le premier (Benoît) rencontre Marie, simple et charmante, voilà que le deuxième (Pierre) ressurgit et dès lors, ils sont trois. Le trio file la parfaite amitié, jusqu'au jour du mariage de Benoît et de Marie : moment où Pierre décide que cette dernière doit se rendre compte que c'est lui que Marie aime, et que Benoît doit se l'avouer aussi. Bref, classique situation où des célibataires passent au couple amoureux, puis au trio amical, et en-

fin, au triangle infernal.

L'action débute par des séquences un peu sombres et confuses où tranquillement les liens se forment et les personnages se situent. Parmi les procédés techniques intéressants, on souligne les voix-off et hors-champs, par lesquelles les personnages s'introduisent et livrent, de temps à autre, des réflexions. Aussi, l'histoire se poursuit avec une narration à trois voix. Cette technique permet au spectateur de se lier plus intimement à chacun des personnages et, ainsi, de se retrouver confident des trois attachants compères.

La progression s'effectue selon un rythme normal, et on se laisse porter doucement par le drame parfois comique, parfois troublant, jusqu'au point tournant du récit, la déclaration d'amour de Pierre. C'est alors que le spectateur se voit fâcheusement confronté à un sérieux dilemme : en effet la lenteur du récit mène les uns à la fuite ou à la torture intellectuelle et pour les autres à l'attente interminable d'un dénouement prochain. Déroulement qui pourtant saura les faire relever de leur siège, par une scène finale captivante, où tension et révélations surprenantes valent sur les variations de la musique envoiement de Leonard Cohen (*Take this Waltz*).

Tantôt plongé dans un profond état de lassitude, le spectateur se réveille aussitôt surpris par le dénouement tragique du récit. Car tout comme l'amour, Vernoux passe radicalement de la séduction à la langue, à la tension.

Dans l'attente du point culminant du film, on pourra se laisser charmer par la simplicité et la fraîcheur de la jeune Gainsbourg et être touché par l'interprétation d'Yvan Attal et de Charles Berling, formant tous deux un couple d'amis attachants.

Love, etc. ; léger comme l'amour, redondant comme ses conjonctures, mais charmant comme ses débuts est à proscrire à ceux qui en ont marre, à prescrire à ceux qui en veulent plus, etc., etc...

Love etc., de Marion Vernoux, au Complexe Desjardins actuellement.

Nick Payne

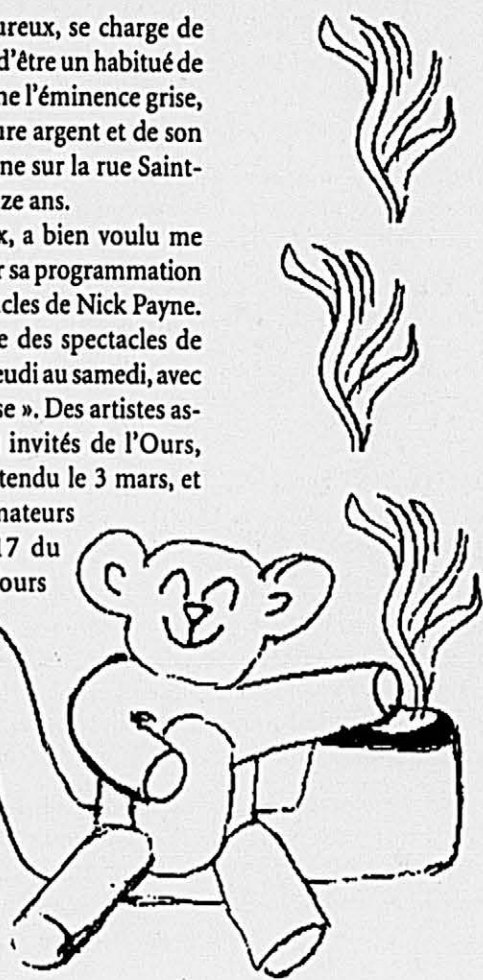
Suite de la page précédente

queline, au service chaleureux, se charge de vous donner l'impression d'être un habitué de la maison. On la surnomme l'éminence grise, à cause de sa belle chevelure argent et de son air sage de femme qui règne sur la rue Saint-Denis depuis plus de quinze ans.

Michel, gérant des lieux, a bien voulu me révéler quelques secrets sur sa programmation et sur les prochains spectacles de Nick Payne. L'Ours qui fume présente des spectacles de blues chaque semaine du jeudi au samedi, avec en plus « les lundis surprise ». Des artistes assez connus sont souvent invités de l'Ours, comme Carl Tremblay, attendu le 3 mars, et Bob Harrison, que les amateurs pourront entendre le 17 du même mois. Tout ça toujours gratuitement !

Quant à Nick Payne, il doit encore se produire du 20 au 22 février à l'Escogriffe (au 4467 Saint-Denis), et le 17 mars chez Coco à Val-David.

L'Ours qui fume
2019, rue Saint-Denis



Savoir allier magie et modernité

Les Ruelles de Caresso de Jacques Savoie

MAUDE LAPARÉ

Aujourd'hui, on a tendance à croire que modernité et magie sont deux concepts qui s'opposent. Certains nostalgiques vont même jusqu'à avancer que les technologies ont fait perdre tout son charme à la vie. Et pourtant, Jacques Savoie, dans son tout dernier roman *Les Ruelles de Caresso*, publié aux éditions de la Courte Échelle, réussit à concilier ces deux réalités de façon admirable.

Les Ruelles de Caresso est en fait le deuxième roman d'une trilogie dont le dernier titre, *Un train d'enfer*, est encore à paraître. Le premier roman, *Le Cirque bleu*, publié en 1995 racontait l'his-

toire de trois artistes de cirque et du difficile, voire impossible, triangle amoureux résultant de leur union. Le livre se soldait par la mort de Sally, la jeune femme du trio.

Dans *Les Ruelles de Caresso*, on

retrouve les mêmes personnages masculins: Lazlo Tisza, un lanceur de couteaux et Hugo Daguerre, l'ex-clown. Après la mort de Sally, ce dernier a quitté le cirque et s'est établi à Montréal auprès de sa nouvelle conjointe, Marthe. Cependant, l'inquiétant lanceur de couteaux au regard de velours réapparaît dans sa vie et ramène avec lui un passé qu'Hugo s'efforce d'oublier. Parallèlement, Marthe est continuellement aux prises avec les souvenirs douloureux de son enfance et les querelles constantes avec son ex-mari. Au milieu de tous ces adultes qui vivent dans le passé et qui ne se comprennent pas parce qu'ils ne prennent pas le temps de se parler, il y a Charlie, le fils de Marthe. À onze ans, l'enfant fait preuve

d'une déconcertante lucidité et par son esprit visionnaire et sa franchise se dresse, du début à la fin du roman, comme le frère détenteur de la vérité. Ne dit-on pas que la vérité sort de la bouche des enfants ?

D'un côté, *Les Ruelles de Caresso* est un roman qui aborde des thèmes éminemment modernes et en premier lieu l'impossibilité de communiquer, à la base des conflits et des chagrins des personnages. Le passé de ces êtres et le silence qui l'entoure crée un grand mystère. Ce dernier touche même le lecteur qui doit attendre la fin du roman avant de saisir toute l'ampleur du drame qui s'y joue. Le thème de la famille éclatée est lui aussi central. Il est principalement représenté par le petit Charlie qui doit continuellement faire la navette entre ses deux « chez-lui » : ses deux parents se disputent sans cesse pour obtenir sa garde. D'ailleurs, ce thème de la famille éclatée est cher à Jacques Savoie qui l'aborde souvent dans ses romans.

Toutefois, ce qui rend la modernité du roman plus saisissante encore, c'est l'omniprésence de l'Internet au fil des chapitres. En effet, dès le début, Charlie se promène dans les ruelles de Caresso une « ville » sur l'Internet où il discute, en mode « talk », avec sa petite copine allemande. Cette réalité permet à l'auteur de soulever avec brio les questions que posent la virtualité. En effet, Heidi dont le seul aspect concret est l'adresse hei@Weimar.com existe-t-elle vraiment ? La peine d'amour de

Charlie en est-elle réellement une si son amour était lui-même virtuel ? Les symboles informatiques risquent-ils réellement d'éclipser les images, comme la voiture a si bien su remplacer la carriole ?

En contradiction avec cette problématique de la modernité, on retrouve plusieurs traces de magie et de merveilleux dans *Les Ruelles de Caresso*. En effet, les personnages ont tous quelque chose d'extraordinaire: Lazlo Tisza, le bulgare, dont les yeux ont des propriétés d'hypnose; Marthe, qui joue, pour se distraire, d'un instrument de musique imaginaire; le parloir, dans lequel elle récite des textes pour produire de la musique, Hugo qui plante des capucines pour consoler le petit Charlie... Tous les personnages semblent plus issus du rêve que de la réalité.

Mais ce qui crée le charme « merveilleux » du roman, c'est surtout le ton sur lequel il est raconté. En effet, c'est le ton d'un roman pour enfants que l'auteur choisit d'employer et qui donne à son propos tant de légèreté alors même que le danger et le tragique sont toujours au pas de la porte.

Les Ruelles de Caresso est donc un livre où le sérieux de la modernité et l'imaginaire du rêve se croisent pour créer un univers unique, rafraîchissant, qui garde ses secrets et ses mystères jusqu'au dénouement. À lire pour se divertir et retrouver l'atmosphère de nos lectures d'enfance.

Les Ruelles de Caresso, Jacques Savoie. Collection 16/96, La Courte Échelle, Montréal, 1997, 188 pages.

Interview avec Michael Bristol

Shakespeare made in Hollywood ou la culture moribonde?

MAGALI BOISIER ET NADINE BALADI

C'est lorsque le Rialto a entrepris, cette année encore, de nous débarrasser tout ce que le cinéma a de pire que nous en sommes venues à nous demander ce qu'était devenue notre bonne vieille culture? Vous savez, celle qu'on nous apprend dans les livres, Molière dans le texte ou les tableaux de ce cher Monet...est ce que, par hasard, nous n'aurions rien compris et que le top du top serait les *Dents de la Mer* en trois dimensions? Pourtant, les grands classiques font toujours recette: *Romeo et Juliette* est adapté à toutes les sauces!

Dans notre profond désarroi, nous nous sommes alors tournées vers un homme de lettres; un vrai de vrai, qui vient juste de publier un ouvrage sur le sujet. *Big Time Shakespeare* de Michael Bristol est une réflexion sur l'évolution du concept de culture et plus particulièrement sur la popularité toujours croissante des oeuvres de Shakespeare. Parce que selon Michael Bristol, il ne faut pas se leurrer, la diffusion d'une culture plus élevée n'est sûrement pas la véritable motivation derrière le tout dernier *Hamlet* de Hollywood! Les producteurs de culture de masse ne poursuivent qu'un seul but: le profit et encore le profit. Pourquoi donc s'intéresser à un bonhomme aussi peu attirant, pour monsieur tout le monde, que Shakespeare?

« Prenons un exemple, explique Michael Bristol. Avez-vous entendu parler des Rolling Stones? ». Ma foi oui, lui répond-on. « Bon, et de...X? Non? Eh bien ils étaient pourtant aussi importants à l'époque que les Beatles. Seulement voilà, les seconds ont su toucher une corde sensible, un élément propre à l'expression de notre condition humaine tandis que les premiers ont succombé à l'anonymat le plus complet ». La conclusion, avançons-nous prudemment, est donc

qu'au delà des caractéristiques propres à chaque culture, il y reste des valeurs fondamentales qui touchent inlassablement des générations de lecteurs et de spectateurs? « En quelque sorte, admet M. Bristol, mais ceci ne signifie pas qu'il est aujourd'hui possible de savoir ce qui sera considéré demain comme partie intégrante de notre culture. Il faut du temps. »

Notre réflexion, chemin faisant, imaginait déjà, par l'analyse des grands classiques des siècles passés, une série de critères définissant la Culture et de nombreux ersatz de second ordre. « La situation est malheureusement plus complexe, sourit Michael Bristol. Tout d'abord les concepts de culture ont évolué au cours du temps et il est difficile de parler aujourd'hui de hiérarchie en matière culturelle. Le sens des mots a changé et il serait plus juste de parler de types culturels au sein desquels la classification se ferait selon des critères bien particuliers. »

La conversation nous permet finalement de résumer le problème par la question suivante: Qu'espérons nous tirer d'une expérience culturelle particulière? Là où les médias de masse cherchent à aliéner l'auditeur en le tenant à distance du monde, en lui apportant une vision édulcorée de la réalité (comme le font les films d'Arnold Schwarzenegger), la culture de niveau supérieure implique le spectateur dans un effort d'où il sortira plus maître de lui-même et de son environnement. Et dans chaque cas, explique Michael Bristol, le critère n'est pas de savoir si l'expérience culturelle est issue d'une catégorie plus haute qu'une autre, mais bien de voir si elle est effectuée intelligemment ou non. Bien que vulgarisé, notre vieux Shakespeare conserve tout son intérêt en version originale ou en copie modernisée. Et puis, si *the Rocky Horror and Picture show* reste malgré tout votre film préféré, c'est bien que quelque part il a son intérêt!

Activités Culturelles

Le trio « Delawareness » présentera sa marque particulière de jazz moderne sur une note médiévale le jeudi, 20 février à 20h à l'Eglise unitarienne de Montréal, 5035 Boul. de Maisonneuve ouest (Métro Vendôme). Dons volontaires.

L'Orchestre de l'Université de Montréal, sous la direction de Jean-François Rivest, présente Jean Saulnier, au piano. Il interprétera des oeuvres de Schubert, de Sibelius et de Brahms. Samedi, le 22 février, à la Salle Claude-Champagne. 343-6427.

Une Tache sur la Lune, de Marie-Line Laplante, mis en scène de Martine Beaulne, au Théâtre de Quat'Sous, 100 Ave Des Pins est. Jusqu'au 1er Mars. réservations: 845-7277.

Inventio, création musicale du Moyen-Age offerte par l'ensemble Anonymus. Samedi, 1er mars, 20h, à la Salle Pierre-Mercure du centre Pierre-Péladeau. BILLETS EN VENTE à la billetterie de la salle Pierre-Mercure (987-6919). Prix: 15\$.

1+1+1+1= Duos Plus, au Théâtre la Chapelle, 3700, rue St-Dominique. Du 26 février au samedi 1er mars, 20h30, un « happening » musical avec cinq virtuoses de la musique actuelle. BILLETS de pré-vente: 12\$. Renseignements: 843-7738.

Coupe Universitaire d'Improvisation. Du 28 février au 2 mars prochain, l'UQAM accueille cet événement. Des équipes venant des quatre coins du Canada s'affronteront dans une compétition amicale et déridante. Le match d'ouverture a lieu vendredi le 28 février à 20h, à la salle Alfred-Laliberté de l'UQAM. Des billets sont disponibles à 2\$ pour chaque journée du tournoi. Venez profiter des rares bons moments de la vie à la Coupe Universitaire d'Improvisation. Pour informations: 987-3000, poste 6934.

Recherchés: Poètes, auteurs, compositeurs, chanteurs, lecteurs et musiciens. Le Théâtre de la Grenouille organise une soirée de lectures publiques dans la deuxième semaine de mars. Pour ceux qui veulent y participer, assistez à la réunion du jeudi, 20 février, à 17h30, au salon étudiant du pavillon Peterson (département de Français), ou contactez Noémi au 282-3310.

Kaspar : la sauvagerie de la civilisation

JULIEN LAPOINTE

Kaspar perturbe autant qu'elle provoque. Présentée en anglais et en français à l'Espace Libre, la pièce de Peter Handke s'inscrit dans la tradition du théâtre de l'absurde. L'auteur et Stacey Christodoulou, metteuse en scène, développent une interrogation angoissée sur la condition humaine. Toutefois, l'approche avant-gardiste de la metteuse en scène n'est jamais prétentieuse. Un humour ironique et insolent empêche cette production de s'enfoncer dans la lourdeur stylistique et dramatique, réenforçant toujours les propos de l'auteur en leur accordant plus d'ampleur thématique.

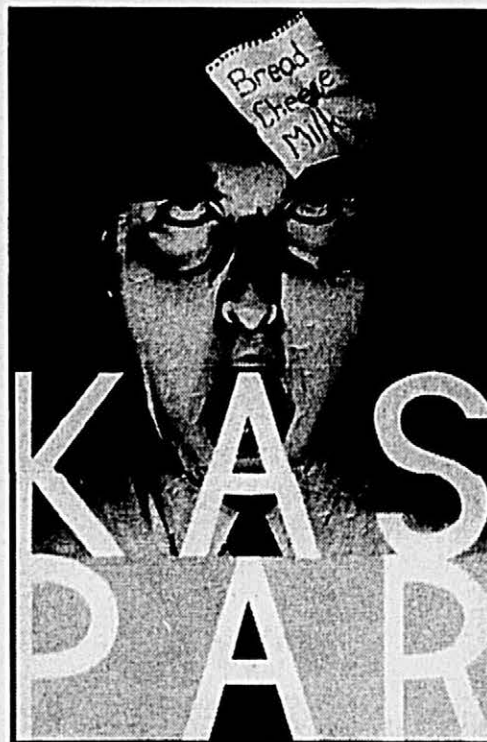
Kaspar Hauser, jeune héritier au trône d'Allemagne au début du siècle dernier, est kidnappé. Seize ans plus tard, un jeune inconnu surgit dans un village allemand. Ayant vécu seize ans dans une cage, son âge concorde avec celui de Kaspar. Est-ce l'héritier disparu ?

Fidèle aux récits d'enfants sauvages, cette pièce démontre l'intégration pénible de Kaspar à la civilisation. L'idée directrice de l'histoire est que la civilisation, fondée sur des concepts abstraits et arbitraires, est établie dans le but d'imposer une conformité plutôt que « d'éduquer » les hommes. Kaspar, soumis à cette condition, demeure perdu et souffrant. Les mots lui sont incompréhensibles et le langage, moyen de communication, ne fait que l'aliéner vis-à-vis de lui-même : il perd son individualité à force de chercher une identité.

La qualité la plus remarquable de la production est sa mise en scène. Par des images et gestes purement symboliques, une ambiance irréelle est créée. On a l'impression d'entrer dans la tête confuse de Kaspar, épousant son regard poétique mais distordu de la réalité. Au fur et à

mesure que la pièce continue, ce « regard » devient de plus en plus difforme, comme si la civilisation déformait Kaspar. La blancheur des décors évoque la stérilité opprimante, voire même perverse, de cette « civilisation ». On nous montre des valises sur lesquelles sont inscrits des mots. Les comédiens les arrangent pour fabriquer des phrases, puis les modifie pour en créer d'autres. Toutefois, le sens demeure en tout temps incompréhensible; la signification de ces mots nous échappe.

Une question se pose : est-ce Kaspar qui ne maîtrise l'art de parler, ou est-ce que ces phrases sont réellement vides de sens ? Le langage n'est après tout qu'une invention des humains. Cette ambiguïté demeure un des nombreux intérêts de *Kaspar*. On ne sait jamais en quoi l'ap-



parent non-sens de la pièce provient de la sauvagerie de Kaspar ou de l'absurdité de la civilisation. Cette confusion, néanmoins, n'est jamais exploitée comme simple effet artistique. L'humour absurde de la pièce donne un équilibre aux complexités de la mise en scène et du texte - il les vivifie. Menée à un rythme rapide, la pièce est imprégnée d'une énergie frénétique qui nous révèle une noirceur assez cruelle, mais aussi très drôle.

Des images variées sont projetées sur un écran, toutes renvoyant à la notion de conformité, d'adhésion à un ordre établi. Sur scène, des personnes sont interrogées par une autorité quelconque sur leurs espérances, leurs valeurs, etc. À tour de rôle, l'interrogateur rejette la réponse obtenue et ce procédé se poursuit, sans fin apparente, jusqu'à ce qu'il devienne évident qu'aucune réponse ne satisfera les questions posées. Le message réitéré à travers la pièce - le monde est sans réponses, l'existence n'a pas de sens - provoque un sentiment de désarroi tout à fait comique. Le monde que l'on nous présente de façon si ridicule et simple; n'a-t-il pas quelque chose de puéril ? C'est justement dans ce sentiment d'assister à un jeu d'enfants que nous ressentons l'angoisse existentielle de la pièce.

Comédie acerbe où on n'ose rire parce que le monde dépeint est un brin trop authentique, *Kaspar* conserve son impact dramatique. Inspirée du surréalisme, la pièce évoque néanmoins un univers parallèle au nôtre. *Kaspar* est onirique, certes, mais ce monde cauchemardesque possède une terreur aussi vive que celle d'une expérience vécue.

Kaspar, spectacle bilingue, à l'Espace Libre, 1947 Fullum, métro Fontenac, jusqu'au 22 février. Prix ét. : 12\$. Tel : 521-4191

Récit

« Mon premier cadavre, je l'ai rencontré à ... »

PHILIPPE LEMAY-BOUCHER

Sympathie pour le diable
Paul Marchand
Lanctôt éditeur



« Je me sens naturellement bien dans les espaces colorés, bruyants et très anarchiques, où il y a de la vie quoi ».

Pourtant étrange cet attrait pour la décomposition humaine ?

En tant qu'occidentaux étudiants confortablement installés à nos pupitres mcgillois on s'attendait à de nombreux détails uniques à la vie trépidante d'un correspondant de guerre. Niet ou presque. Ce que raconte Marchand c'est l'impression qu'il lui est restée après toutes ces années d'anarchie et de cette épopée à cent milles à l'heure.

Ce qu'il raconte c'est la mort qui l'a accaparé, modulé et scéné à cha-

que balade de « baignole », chaque barrage routier et chaque orage d'obus. Aux limites de la langue française pour transmettre des impressions trahies dès que couchées sur le papier, la maîtrise reste époustouflante, il tente de nous y téléporter.

Des rencontres tragiques ou violentes, un dialogue entre deux générations des plus savoureux, des viscères, la putréfaction, les cadavres enchanteurs, c'est le menu. Malrusien dans sa forme et dans l'impact que dégage les divers climats guerriers, l'auteur arrive même à nous faire craindre la salle d'opération dans laquelle on lui a retravaillé son bras meurtri.

Dans le charnier, le traité de journalisme, les théories des pseudosciences de l'information n'ont rien à voir avec la profondeur qui se dé-

gage de ce court récit. D'ailleurs, Marchand est trop lucide pour pour stérilement exposer une conception ou théoriser sur le journalisme.

« J'ai voulu raconter comment les hommes mouraient ». Dans la honte, dans un caveau humide et suffocant, ou simplement sur le bord de la route; c'est vivant de détails.

Du Liban en ex-Yougoslavie, du bunker au cimetière, c'est l'aisance avec cette anarchie ou plus d'un ce serait « planqué » qui est surprenant. Menacé de mort et amant des morgues des pays en guerre, Paul Marchand est unique : aucun auteur d'horreur ou de « polars » bien ficelés n'aurait pu même imaginer ce récit. Qui de ces derniers se nourrissent à mettre leur vie en jeu en témoignant au cœur d'un conflit. Non, l'auteur ne fabule pas d'une planque ou d'un Holiday Inn bien coussiné mais révèle de façon poignante la mort, cette étrange

créature dont on a chez-nous une impression parfumée et maquillée.

Vous avez eu vent des critiques médiatiques effarouchées ? « Oui, ce sont de pauvres chouettes. Ce sont des journalistes de salon de bureau qui n'ont jamais bougé leur cul de leur chaise, leur indignation, leur bill démontre une inculture phénoménale », lance l'auteur. « Ils n'ont jamais lu Ernst Jünger, Céline ou Cendrars. Mon livre par rapport à ça, c'est Disney Land. Ces gens là qui s'étonnent que je puisse parler de cadavres n'ont seulement qu'une vision hollywoodienne des guerres ».

Non seulement l'oeuvre, mais un entretien avec l'auteur vous fait réaliser rapidement la futilité de ce que vous avez à absorber pour la semaine des examens.

Vivement que M. Marchand planche sur la seconde partie que l'on se plonge de nouveau dans la ligne de mire d'un « sniper »...

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Etudiants et employés de McGill (avec carte) : \$4.60 par jour, \$4.05 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public : \$5.75 par jour, \$4.90 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

AIDE DEMANDÉE

Earn \$100-200/day Master School of Bartending— bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15yrs. McGill rate. 849-2828.

Jewish organization seeking people-oriented part-timers for light phone work. Day or evenings. Great atmosphere, competitive salary. Call Gad 844-5654.

Children's camp

In Laurentians requires counsellors, instructors for waterskiing, sailing, swimming, tennis, baseball, volleyball, soccer, arts & crafts, drama, music, disk jockey, registered nurse, food service. Fax resume & references to 485-1124 Tel. 485-1135. <http://ici.web.com/maromac>.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students

WordPerfect 5.1. Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 28 years experience. \$1.75/D.S.P. 7 Days/week. Campus/Peel/Sherbrooke. Paulette/Roxanne 288-9638/288-0016

À VENDRE

Stat Camera. Itek 540. Best offer. Call 398-6790/6791.

Quality Ticket Brokers for all events, pro sports & concerts. Choice seats available. Quick delivery service to your home or office. Canadiens hockey, Phil Collins, Metallica, etc... Website: www.citenet.net/qtickets Info: 949-1661 or 766-0298

DEPUIS
1911

LE
DAILY

Paul Marchand: un amateur de bruit et d'anarchie fascinant

Une plume et des couilles

PHILIPPE LEMAY-BOUCHER

Entrevue par ci par là, les propos de ce correspondant de guerre en ont bousculé plus d'un dans les milieux naphthaléens du journalisme d'état. En 1987, Paul Marchand choisit le Liban pour son chaos beyrouthien. Pendant dix ans il vivra la guerre pour mieux nous la faire sentir via Radio-Canada. Mais pourquoi se prive-t-il de son inspiration en séjournant à Montréal? C'est qu'il est en convalescence et vient de publier un récit ici même. Panaché, certes, mais derrière l'écran de volutes de cigare se trouve un contenu captivant. On aurait pu s'attendre à un prétentieux matraquant tout ce qui bouge par un jugement aiguisé par le no man's land. Non! Serein de ses milliers de vies qu'il a laissées dans les ossuaires du Moyen-Orient et d'ex-Yougoslavie, Marchand nous dévoile un détachement qui rend incrédule et une intelligence des plus lucides qui nous donne envie de le questionner jusqu'à ce que mort s'en suive...

« J'ai plus que cent ans, pendant que j'ai été blessé, j'ai plein de potes qui étaient en fac avec moi qui sont venus me voir, je me suis dit merde. Je savais rationnellement que je les avais quittés il y avait dix ans, mais j'avais l'impression qu'ils me parlaient de choses qui s'étaient passées il y a trois siècles. J'avais plus rien en commun avec eux. Le choc quand je suis rentré en Europe, quand j'ai été blessé, c'est que j'avais l'impression d'avoir traversé des siècles. Parce que j'avais tellement vécu et ressenti de choses, que le retour à ce qu'on appelle la normalité, Oua... »

McGill Daily: Comment étiez-vous à vingt ans?

J'étais différent, avec mes potes mes profs, en fac et tout. J'étais différent point, ça m'a pas tellement causé de problèmes, parce qu'on vit dans une société où toute tête qui dépasse est automatiquement coupée, mais j'étais blindé, j'en avais rien à foutre.

À 24 ans vous avez décidé de partir au Liban...

Depuis le jour de ma naissance j'ai été expulsé du ventre de ma mère, jusqu'à l'âge de 24 ans je me suis dit qu'il fallait que je me casse, je m'ennuyais profondément. Donc le seul défi qu'il y avait entre la vie et moi, c'était de lutter contre la routine et l'ennui de la vie en Europe. La seule idée saugrenue qui m'est venue à la tête pour combattre cette monotonie, c'était de partir dans les pays en guerre. Et là au Liban il me fallait

trouver un motif pour y rester... et je me suis fait journaliste comme tous ceux qui savent rien faire quoi! En partant là-bas je donnais légitimité à ma vie. Moi, vivre pour vivre ça m'a toujours fait chier. La vie végétative ça m'emmerde. J'ai besoin de savoir la valeur de ma vie et la seule valeur que je pouvais y donner c'était en la misant régulièrement.

Voyez-vous un rôle, aussi petit soit-il, à votre métier de correspondant?

Aucun! On a juste le rôle de bouffon, c'est à dire que notre rôle à nous et là je vais choquer les vieux fonctionnaires de l'information qui pensent avoir une quelconque nécessité, les pauvres. Notre seul rôle, c'est celui de soupe de sécurité. On vit dans une société en Occident où économiquement ça se passe pas très bien et notre rôle à nous, c'est de montrer qu'à l'extérieur c'est pire qu'ici. Exemple: le mec y'a pas d'argent, il arrive à peine à payer son logement et sa bouffe mais le soir, il allume sa télé pour le bulletin de 22 heures et puis y voit qu'au Rwanda et en Tchétchénie ils se massacrent. Là il se dit: « peut-être je suis au chômage, peut-être j'ai pas un rond, mais par rapport aux autres là-bas... » Notre rôle c'est celui de maintenir l'ordre social ici en montrant qu'il y a pire ailleurs. C'est un rôle de soporifique et comme une sorte d'assistance sociale.

Avez-vous le désir d'informer les gens?

Non je n'ai pas ce but là, je raconte, point. Ils font ce qu'ils veulent avec. J'ai pas le désir de changer le monde; je ne suis pas naïf. J'ai pas une mission. Chaque papier que je faisais, je savais pertinemment que... Je balance mon papier point. Après il est reçu comme il doit être reçu.

Vous l'adaptiez parfois à ce que les gens voulaient?

Ah non jamais. J'ai toujours écrit ce que j'ai toujours voulu écrire. J'ai jamais fabriqué, jamais adapté. Une fois j'ai eu un problème avec Paris, l'épisode assez Rock'n Roll (chapitre 7, Sympathie pour le Diable) avec le même et tout. Une fois en dix ans de métier je leur ai dit « On ne change rien, et si vous changez quoi que ce soit vous ne le diffusez pas... » Ils l'ont passé.

Vous avez donc survécu aux barrages routiers, aux embusca-

des, aux tirs de mortiers...

La mort m'a toujours beaucoup respecté. Si tu te présentes à elle chaque matin, que tu lui dis allo

confrères qui ont un talent immense, c'est celui de parler de choses qu'ils n'ont pas vues. Il y a des gens qui couvraient la guerre

vie longue, routinière et ennuyeuse.

Comment percevez-vous l'humanaire?

C'est William Charcrows, qui était un journaliste et écrivain américain, qui a écrit un superbe livre qui était à la fin de la guerre du Viet-Nam, « Le poids de la pitié ». Pour la première fois il avait démontré que les organisations humanitaires, pour pouvoir accéder aux victimes, étaient obligées de nourrir les bourreaux. C'est ce qu'on a vu au Liban et principalement en Bosnie. Elles n'ont pas un rôle très facile.

Pourriez-vous laisser de côté la correspondance pour un moment?

J'en sais rien, je ne sais pas ce que je vais faire dans 6 mois. Là je sais que prochainement je dois écrire la seconde parité de mon livre. Mais je sais que j'ai envie de la faire encore. Moi je vois pas ça comme quelque chose d'exceptionnel. Je trouve que mon métier est un métier très simple, banal au même titre que chauffeur de taxi ou serveur de restaurant. C'est un métier comme un autre voilà. Sauf qu'on a un entourage assez différent.

Votre espèce de correspondant de guerre, celle qui vit dans l'action, n'est-elle pas en voie de disparition?

Oui, et il y a des statistiques pour les prouver: en ex-Yougoslavie il y a 60 journalistes de tués et 153 blessés graves. Moi j'ai perdu sept de mes amis. En tout cas dans mon carnet d'adresses, c'est une espèce en voie de disparition.

Quel constat faites-vous de la nature humaine?

Elle est ce quel doit être. Elle est avec ses côtés sympathiques et ses côtés plus crapoteux. Elle est comme aux origines, comme il y a 10000 ans. Moi j'ai jamais considéré les guerres comme les maladies honteuses du genre humain. Les guerres sont des choses naturelles à l'homme au même titre que de respirer et de pisser. Alors y faudrait arrêter de se prendre la tête. C'est dans nos gènes, toute l'histoire de l'humanité s'est bâtie sur des ossuaires, des charniers, des massacres et des conquêtes. Si on ne se bat plus en Occident, c'est pas parce que nous sommes plus sage ou plus responsable, non, c'est parce qu'on a créé l'arme suprême qui est le nucléaire. Voilà.

Paul M. Marchand

SYMPATHIE
POUR LE DIABLE

récit

L'ANCORE
ÉDITEUR

je suis là et j'ai pas peur de toi, je t'emmerde, elle te touchera jamais. Parce que la mort a un instinct de chasseur, de traqueur, elle aime récupérer ceux qui ont peur d'elle, ceux qui se cachent. Elle est fière, elle n'aime pas qu'on se présente à elle. Elle aime venir t'attraper par surprise. Elle déteste qu'on lui mâche le travail.

Le courage et les petits moments de bonheur que l'on peut apercevoir dans les guerres...

Le courage moi je sais pas ce que c'est. C'est quelque chose de très simple, c'est un cocktail, c'est 90% d'entêtement, de refus et d'obstination, 5% de folie et 5% de vanité. Le courage c'est un grand mot vide de sens. Mon cas n'a rien à voir avec le courage. Le problème avec moi c'est que j'ai pas de talent. J'ai aucun talent. Il y a des

du Liban de Jérusalem, en étant à Chypre et y a en même qu'ils l'ont couvert depuis Montréal. C'est prodigieux. Bon c'est quelque chose de séculier: ça fait des siècles que les curés nous bassinent avec Dieu et ils ont jamais vu Dieu. Les communistes ils nous ont bassiné pendant 70 ans avec la liberté alors qu'ils l'ont jamais vu. Moi je suis un petit artisan. J'ai besoin de voir les choses, de les sentir, presque de les palper pour raconter.

La vie?

J'ai une conception détachée de la vie, j'ai jamais été un fan de la vie. Si je la perdais maintenant je m'en foutais totalement, ça me dérangerait vraiment pas. J'ai l'impression d'avoir vécu 100000 vies. C'est pas d'avoir une vie courte mais très intense qu'une